Questions sur le Tout et le Rien

Reto Ray Schaffer

Table des matières

Introduction
Être ou ne pas être
Une brève introduction pour Shanto

Chapitre 1 – Qui suis-je ?
Questions sur le chapitre 1

Chapitre 2 – Qu'est-ce qui est réel – qu'est-ce qui est illusion ?
Questions sur le chapitre 2

Chapitre 3 – Sur la souffrance et l'attachement
Questions sur le chapitre 3

Chapitre 4 – Sur la mort et le vide
Questions sur le chapitre 4

Chapitre 5 – Sur l'ego et l'identité
Questions sur le chapitre 5

Chapitre 5.1 – Sur l'ego et l'identité : une histoire personnelle
Questions sur le chapitre 5.1

Chapitre 6 – Sur le temps et la mémoire
Questions sur le chapitre 6

Chapitre 7 – Sur le silence et le non-dire
Questions sur le chapitre 7

Chapitre 8 – Sur l'illumination
Questions sur le chapitre 8

Questions du public
et des amis de Shanto (1–20)

1. Que crois-tu qu'il advient après la mort – le silence, la renaissance ou une transformation de la conscience ?
2. Crois-tu à l'existence d'une âme ? Si oui, qu'est-elle – une forme de conscience ou quelque chose qui se situe au-delà ?
3. Nos souvenirs, nos émotions ou notre amour survivent-ils à la mort sous une forme quelconque ?
4. As-tu déjà vécu quelque chose qui a changé ton rapport à la mort ?
5. Vois-tu un lien entre les rêves et la mort ?
6. Qui suis-je ? – Que signifie cette question pour toi personnellement ?
7. Quand as-tu senti pour la première fois que la vie n'était pas seulement une réussite extérieure, mais quelque chose de plus profond en toi-même ?
8. Crois-tu que l'illumination soit réellement possible – ou n'est-elle qu'un état de l'esprit ?
9. La nature, la solitude ou le silence te transmettent-ils un sentiment de présence spirituelle ?
10. Crois-tu que la souffrance joue un rôle dans la croissance spirituelle ?
11. Crois-tu en Dieu ? Si oui, comment fais-tu l'expérience de Dieu ou comment le définis-tu ?
12. Qu'est-ce qui t'a amené — ou ne t'a pas amené — à choisir une religion particulière ou une voie spirituelle ?
13. Dieu nous a-t-il créés – ou avons-nous créé Dieu ?
14. Que signifie pour toi la phrase : « Dieu est silencieux » ?
15. T'es-tu déjà senti protégé ou porté par des forces invisibles ?
16. Crois-tu que notre réalité puisse être un rêve continu ou une simulation ?
17. La conscience est-elle simplement une fonction du cerveau – ou quelque chose de bien plus vaste ?
18. Crois-tu que l'esprit ait accès à quelque chose qui dépasse la logique – à une force transcendante ?
19. Selon toi, les rêves peuvent-ils porter des messages spirituels ou venus de l'au-delà ?
20. Si tu devais exprimer ta plus profonde réalisation spirituelle en une seule phrase – quelle serait-elle ?

Aucun œil qui voit,
aucune chose qui apparaît —
seulement le voir, sans présence de quelqu’un.

Éclat sans horizon,
ni dedans, ni dehors —
un épanouissement silencieux.

Le rêve se rêve lui-même,
sans rêveur,
aucun étant qui rêve,
seulement le rêve d’un maintenant intemporel.

Aucune origine,
aucun but —
seulement le flux silencieux,
sans chemin ni arrivée.

Ni question ni réponse,
seulement une résonance apparente
de ce qui n’a jamais été demandé.

Introduction

Les réponses qui suivent sont directes, parfois d'une clarté inhabituelle, et portent pourtant en elles le subtil miroitement d'une aurore. Elles ne marquent ni un commencement ni une fin ; elles ouvrent plutôt une étroite brèche vers quelque chose de plus profond, qui ne se laisse entrevoir qu'avec hésitation. Peut-être s'y annonce-t-il un nouvel esprit du temps — un regard sans horizon posé sur l'Absolu et l'Intemporel, sur ces récits anciens qui nous accompagnent depuis toujours. Chaque réponse appelle de nouvelles questions, non pour être comprise une fois pour toutes, mais pour effleurer quelque chose qui se tient au-delà de toute compréhension.

Après un premier échange à travers huit chapitres, vingt autres questions s'ouvrent encore, venues du public. Certaines touchent à des thèmes familiers, d'autres esquissent de nouvelles directions — et rien n'a été lissé après coup. L'auteur répond rarement deux fois de la même manière ; c'est précisément dans ces légers déplacements que naissent ces nuances qui se perdraient dans une version trop épurée.

Ce qui se déploie ici n'est pas un enseignement. Pas un système. Plutôt une conversation qui advient entre des êtres humains, entre des continents, entre ce qui peut se dire et ce bord subtil où les mots commencent à se mettre en mouvement. Ce livre s'adresse avant tout à celles et ceux qui entrent pour la première fois en contact avec la non-dualité. Il n'offre aucune explication définitive, mais il indique un fond qui n'en est pas un : un sol ouvert, fiable et pourtant sans fond, qui ne se laisse pas fixer et qui, néanmoins, porte.

Les questions naissent du quotidien — de l'amour, de la peur, de la mort et de l'identité — et conduisent pourtant bien au-delà du personnel. En même temps, ce livre s'inscrit dans un mouvement silencieux entre l'Orient et l'Occident, qui, depuis des siècles, sont reliés l'un à l'autre de manière invisible.

L'Advaita, enraciné dans l'Inde ancienne, parlait autrefois de l'Un au-delà de toute dualité. En Occident, plus tard, une autre voix s'y est ajoutée : sobre, radicale, libre de toute méthode et de toute promesse de salut. Et voici que cette voix sans centre, appelée Advaita ou non-dualité, revient pour ainsi dire vers l'Orient après tous ses détours. Non pour enseigner. Non

pour apaiser. Plutôt pour écouter avec, vibrer avec, et demeurer dans cette vastitude où ni le savoir ni le non-savoir n'ont un poids particulier.

Si ce livre porte en lui une invitation, ce serait peut-être celle-ci : demeurer silencieusement dans le non-comprendre — sans lieu, sans temps, sans appui et pourtant porté, simplement être.

Mais qui pourrait jamais prétendre faire une telle chose ?

Advaita, souvent traduit littéralement par « non-deux », renvoie moins à une nouvelle unité qu'à l'absence de dualité réelle. Il désigne la reconnaissance qu'il n'existe aucun soi véritablement séparé, et que le monde, le moi et l'autre ne sont pas distincts les uns des autres, mais apparaissent comme l'expression d'un tout indivisible. En ce sens, Brahman n'est pas une instance suprême parmi d'autres, mais cette réalité qui précède toute apparition et dans laquelle toute séparation ne possède qu'une consistance apparente. S'éveiller ne signifierait alors pas atteindre quelque chose de nouveau, mais reconnaître qu'il n'y a jamais eu autre chose que ce tout indivisé.

Être ou ne pas être

Une brève introduction pour Shanto

Nos conversations tournent sans cesse autour de la même question fondamentale : être ou ne pas être — savoir s'il existe un « soi » ou une « âme », ou si ce soi n'est tout simplement que ce fameux « je », tandis que le corps apparaît et que la vie se déploie. Mais pourquoi distinguer, au fond, entre être et non-être ? Peut-être tout est-il depuis toujours un.

Il pourrait être utile — pour toi comme pour beaucoup d'autres — de regarder de plus près ce qu'est réellement ce « je ». Ou plus précisément encore : de voir s'il peut seulement exister de la manière dont nous le comprenons habituellement. Et pourtant, tout ce que nous formulons demeure un récit. Ainsi celui-ci commence-t-il lui aussi par les mots classiques : « Il était une fois… »

Mais en vérité, il n'y a pas de « il était une fois ». Cela ne se produit pas à un moment donné, mais intemporellement, sans lieu, au-delà de l'ici et du maintenant — dans CELA qui EST, qui EST éternellement, qui a toujours été et sera toujours. On pourrait aussi nommer ce prétendu EST « énergie » — car personne ne sait vraiment ce qu'est l'énergie. Peut-être n'est-elle qu'un courant vide, non duel et vivant : un champ informé de l'Absolu.

Toute énergie porte de l'information — comme une eau qui rêve forme des vagues, ou comme la mer reflète le vent. Cette mer d'amour inconditionné, cet océan de toutes les possibilités, ce champ originel et prénatal — le vide potentiel ou CELA qui EST — tout cela est un. C'est CELA que les êtres humains ont autrefois appelé « Dieu », « Allah » ou « Brahman ». Mais ces noms sont chargés de malentendus et demeurent insuffisants. Appelons-le donc simplement : énergie. L'Un sans second. Qu'elle s'exprime ou non, qu'elle apparaisse comme être humain, monde et histoire, et soit apparemment attestée — CELA demeure simplement : présence potentielle de toutes les possibilités.

Notre esprit semble être une forme d'expression de cette énergie même. Il reflète des motifs, leur donne forme, les nomme et les interprète. Il dit : « Ceci est une chaise. Ceci est un être humain. » Jusque-là, tout va bien — le langage est utile à la compréhension mutuelle. Mais c'est ici que commence l'étrangeté : à chaque nomination naissent des attributions, des

boucles de pensée et peut-être une méta-pensée appelée « je ». Celui-ci agit comme une instance d'observation, alors qu'il n'est lui-même qu'une partie sans partie de ce même événement : un ressenti énergétique, un anneau d'idées tournant autour de lui-même, un faisceau d'histoires condensées.

D'autres pensées semblent apparaître autour de ce noyau, comme s'il existait là une position fixe. Les attributions deviennent plus complexes, réclament du sens : « Pourquoi, pourquoi, pourquoi… » Le cerveau cosmique esquisse des valeurs et des causalités, se nourrit de récits apparemment personnels. Soudain, la chaise n'est plus seulement un objet, mais « quelque chose de confortable » ou « l'endroit où je m'assieds pour manger agréablement à table ». Le cycle se nourrit de nouveaux motifs ; les analyses et les conclusions se multiplient.

C'est là que réside le véritable paradoxe : nous ne faisons plus l'expérience immédiate de CELA qui EST — la matrice vivante et inconditionnée. À la place, nous évaluons et inventons des scénarios, nous vivons dans ces chaînes de justifications et d'attributions, et nous commençons à nous définir toujours davantage à travers elles comme persona. Mais cela ne suffit pas au moi. Il devient encore plus complexe : chaque histoire pourrait bien posséder une signification plus profonde. Alors nous continuons d'interpréter — sans fin.

Soudain, il semble que nous ayons perdu le contact avec le champ énergétique immédiat — avec ce que nous sommes —, comme si nous n'existions plus que dans des fictions : dans des reflets étrangers ou apparemment personnels, dans des mots et des formes que nous avons déposés comme un voile sur la réalité. Nous nous sommes empêtrés dans des suppositions — dans des jugements sur CELA dont nous faisons l'expérience. Nous marchandons avec Dieu et avec notre destin, et sans cesse le « je » intervient : « Cela ne devrait pas être. » « Pourquoi moi ? » « Est-ce mon karma ? »

Ainsi, le prétendu « je » s'enchevêtre toujours plus profondément dans le filet qu'il a lui-même tissé : il élabore des causalités, des concepts, et défend des convictions, bien qu'il n'ait jamais été l'acteur véritable.

Le masque, la persona, tissé d'hypothèses illusoires, n'est lui-même qu'une hypothèse — et pourtant, au fil des années, il s'est profondément incrusté dans notre chair. Et cependant, CELA, le moi et ses constructions ne sont pas séparés les uns des autres. Ils sont le même processus — un cercle de pensées qui se renforce lui-même, que nous appelons illusion, mais qui n'est pourtant qu'un aspect de CELA. Ce qui apparaît comme fiction, nous l'appelons « soi » — mais cela aussi n'est rien d'autre que ce qui arrive.

Parce que le moi peut se souvenir, ses récits se déploient pour ainsi dire horizontalement dans le temps : ils tissent des causalités, des commencements et des fins, ils font surgir le mirage de la durée. La mémoire devient l'auteur d'une réalité provisoire. Le moi, qui s'éveille entre la deuxième et la troisième année de vie, s'enchevêtre au fil des ans — à travers la mémoire et la temporalité présumée — toujours plus profondément dans son storyboard apparemment «

propre » : dans des réseaux de pensées et d'étiquettes. Non pas comme CELA qui EST, mais comme ce qui semble seulement être. En s'attachant à sa boucle, il confond l'histoire avec la réalité. Mais pourrait-il jamais se libérer de son propre récit ? Bien sûr que non. Car ce moi n'existe qu'en tant qu'hypothèse.

Habituellement, nous appelons cette boucle « ego » : des descriptions de l'être qui ne sont jamais l'être lui-même. Mais même cela n'est qu'un événement de l'Absolu — jamais séparé de CELA. Avec le temps, le moi ne croit plus qu'à sa réalité personnellement réécrite. Il pense comprendre quelque chose, assumer une responsabilité, donner un sens à la vie. Mais tout cela n'est qu'hypothèse — formations dans le cerveau, nées du sentiment de séparation.

Entre la deuxième et la troisième année de vie, l'enfant s'identifie au corps et au nom. Soudain, les choses ne se produisent plus simplement — elles sont « faites par quelqu'un ». Mais en vérité, le moi ne fait rien. Il ne possède aucune existence propre et n'apparaît qu'après que le corps est déjà là depuis longtemps — un écho tardif dans le tout. Le corps est un avec ce qui EST. Mais le « filtre du je » se perd dans le récit après coup. C'est l'esprit qui revendique la possession de ce qui n'a jamais appartenu à personne.

Que reste-t-il ? Toujours seulement CELA qui EST — qui dépasse toutes les représentations dualistes telles que « illusion » et « réalité ». En vérité, il n'existe qu'une unité indivisible. Une conscience impersonnelle de ce qui ne se déploie qu'en apparence — avec ou sans la pensée : « j'existe ».

Tu n'es pas l'observateur. Tu n'es pas CELA. Et pourtant tu es CELA — en tant qu'être-je indivisé, en tant qu'observateur et observé à la fois. Tout est une expression de l'Absolu. CELA qui EST est toujours libre : libre d'être tout, libre de n'être rien, libre d'être toutes les possibilités — même libre d'apparaître comme un je.

CELA qui EST — et cela est déjà tout.

Chapitre 1

QUI SUIS-JE ?

« Si je ne suis pas le corps, ni le mental, ni mes souvenirs — que reste-t-il alors ? »

Tu n'es personne — et pourtant TOUT, ou simplement CELA.
Tu n'es pas cette apparition physique, pas le mental, pas l'âme — pas même une quelconque essence à laquelle on pourrait s'accrocher. Tout ce qui surgit — corps, pensées, souvenirs — semble s'élever comme les vagues de cet océan sans limites de l'être. Le corps danse comme un motif énergétique, le mental s'écoule comme un courant vide d'impressions, tandis que la mémoire dérive comme une brume au-dessus de la mer ouverte.

Et pourtant, tu n'es prisonnier d'aucun de ces mouvements. Car ce que tu es réellement ne naît pas et ne disparaît pas ; cela n'appartient à aucune forme qui pourrait être attestée.

Certes, le corps apparaît. Le mental apparaît. Les pensées montent. Le souffle circule, les actions adviennent — et ce n'est qu'ensuite qu'apparaît la pensée appropriatrice : « J'ai fait cela. » Mais cette impulsion n'a jamais été la cause ; elle n'a jamais été « tienne ».

Car le je magnétique — comme chacune de ses pensées — n'est lui-même qu'un écho, un pur advenir, une brève lueur du vide, semblable à une réflexion : une écume fugitive, un événement seulement apparent, sans aucun acteur. Il n'y a personne dans la tête, personne derrière le visage. Aucun capitaine à la barre. Aucun soi caché qui dirigerait la vie. Le « je » est à la fois le relatif apparent et — du point de vue de l'apparence — une expression de l'Absolu. En vérité, il n'y a que l'océan : être infini, intemporel, sans forme, illimité et immobile.

Et pourtant, une vague écumante semble se lever et prétendre : « J'ai fait cela. » Mais la vague, tout comme la pensée, n'est qu'un fragment, un reflet du Tout. La vague se brise dans le fracas, puis retombe dans le grondement silencieux du vide. Et pourtant, elle n'a jamais été autre chose que la mer — simplement l'océan parlant à lui-même.

Un champ sans champ

La respiration advient. Les paroles adviennent. Les pas adviennent. Tout se produit, mais pour personne. La vie danse sans centre. Regarde bien : le navire vogue de lui-même. L'océan le porte — oui, il est le navire. Il n'y a jamais eu de capitaine.

« Qui pose cette question ? »

Personne. La question s'élève comme le vent, comme le tonnerre, comme « être-je » et ÊTRE. Il n'existe aucun questionneur au centre. Même le désir de savoir n'est qu'une vague qui passe. Laisse-la venir, laisse-la partir.

« Si tous les noms, toutes les histoires et tous les rôles disparaissent — est-ce que j'existe encore ? »

Tu n'as pas besoin de t'en dépouiller. Ils sont déjà vides. Les rôles, les histoires, les identités dérivent comme une brume matinale. Le « je » n'a aucune substance — il n'est qu'une hypothèse. Et pourtant, tout est énergie, langage, sensation, tension. Lorsque ces vagues se dissolvent, rien ne se perd — car il n'y a jamais eu quelque chose de solide.

Demeurant dans le silence :
pieds, mains, debout, assis —
tout cela n'est que conscience.

Personne n'est là.
Cela n'apparaît à personne.
Rien de personnel.
Seulement l'événement, l'événement apparent — sans effort.

Ce qui demeure est ce qui n'est jamais venu :
non pas toi, non pas le JE, pas même CECI —
seulement un champ sans nom, pulsant au-delà de tout dicible.

« Qui suis-je ? » n'est pas ici une question.
Plutôt une étincelle intemporelle de l'Absolu,
sans personne pour la poser.

Aucune séparation entre apparition et extinction.
Tout ce qui surgit est un mirage, déjà consumé depuis longtemps.

Mémoire, attente, langage, pensée — tout EST et s'écoule
comme une eau qui ne sait rien de la substance.

Même la mémoire n'est qu'une danse d'apparitions.
Sans elle, il n'y aurait pas de temps,
pas de « je » linéaire.

Et pourtant demeure une présence immuable,
même lorsque la mémoire se fige,
même lorsque le langage échoue.

La fin de la recherche est la fin du besoin.
Aucune arrivée. Aucune trouvaille.

L'Absolu ne peut pas revenir,
car il n'a jamais été absent.

Et pourtant, lorsque l'illusion de la distance se dissout,
quelque chose comme un « retour » peut sembler se produire —
non comme un mouvement,
mais comme la disparition de celui
qui croyait avoir jamais été parti.

Ce qui est déjà entier ne peut devenir entier.
Ce qui est demeure ne peut rentrer chez soi.

Peut-être l'univers-bloc est-il ce Ce-qui-est indivisé —
la simultanéité silencieuse de tout ce qui semble être.

Le rêve de la séparation peut tomber,
avec l'illusion du retour.

C'est la fin de tous les points de vue,
de toutes les définitions,
de tous les points de référence.

Non fixé, intemporel…
simplement CECI —
le silence avant la pensée.

Qui suis-je ?

Cette question fut surtout rendue célèbre par Ramana Maharshi. « Qui suis-je ? » renvoie à une forme d'investigation de soi qui ne cherche pas une identité personnelle, mais pointe vers cette conscience dans laquelle pensées, sensations et expériences apparaissent. Là peut être reconnue comme illusion l'idée d'un soi séparé.

Questions sur le chapitre 1

Qui suis-je ?

Avant même qu'une réponse n'apparaisse, il y a déjà en jeu un resserrement énergétique apparent, une hypothèse contractée sur elle-même. Car avec la question s'éveille en même temps un questionneur, qui prend son rôle : celui qui interroge, cherche, doute et veut connaître. C'est précisément cette instance qui n'est pas confirmée ici, mais mise à nu.

Les questions suivantes ne conduisent donc pas vers un but, mais vers le bord de cette hypothèse qui, dès le départ, réclame un appui. Ce qui apparaît comme réponse ne veut rien enseigner, ne sait rien promettre et ne cherche à rassurer personne. Il s'agit plutôt d'une indication, d'un retour en arrière, d'une perte de ce centre, de ce dispositif appelé instance du je. Car la question « Qui suis-je ? » n'ouvre pas un chemin — elle mine celui qui voulait l'emprunter.

---

1. Si le chercheur n'est qu'une illusion — qu'est-ce qui prend réellement fin lorsque la recherche prend fin ? Qui observe la fin ?

Il n'y a ni commencement ni fin. Personne n'observe quoi que ce soit. Cette instance du je, ce chercheur supposé, n'existe, comme tout le reste, qu'en tant qu'hypothèse. Dès que le chercheur est démasqué comme imposteur, la recherche tombe. En vérité, pourtant, personne n'a jamais cherché. Cela aussi n'était qu'un événement — libre de tout égoïsme.

Le chercheur, la recherche et ce qui est recherché sont un seul et même événement : des pensées prises au piège, des réflexions circulaires à l'intérieur de la pensée. Lorsque cette centrifugeuse mentale cesse de tourner, la recherche prend fin ; le « témoin » perd son élan et retombe en lui-même — quoi que cela puisse vouloir dire. Il ne reste que ce qui n'a jamais commencé et ne peut jamais finir : sans attribution, sans personne pour en faire l'expérience. CELA qui EST n'a pas besoin de public.

---

2. Peut-il y avoir un retour vers quelque chose qui n'a jamais été quitté ? Ou n'est-ce qu'une pilule apaisante pour le mental ?

Non, il n'y a pas de retour — car personne n'est jamais parti. Il n'y a même personne. Le chemin linéaire de A à B est une invention du mental sensoriel, une histoire au sein du temps et de l'espace, que l'être-je semble se raconter à lui-même.

Le retour à la maison n'est rien d'autre qu'un spectacle mental, l'écho d'un exil imaginaire : d'abord le je se sent séparé, puis il se languit du foyer. Il doit d'abord croire qu'il s'est perdu pour pouvoir désirer une fin heureuse. Ainsi le mental attire-t-il apparemment dans une roue karmique de pensées, où tout tourne sans fin autour du départ et du retour. Mais ce qui n'est jamais parti ne peut arriver nulle part.

Ce qui demeure n'est pas le foyer au sens habituel, mais l'être sans fondement et intact, au-delà de tout mouvement — sans retour, sans arrivée, sans personne pour y trouver le repos.

---

3. Si la conscience est le dernier déguisement du chercheur — même la présence la plus silencieuse fait-elle encore partie de l'illusion ?

Oui, car toute forme d'expérience ou de présence suppose un être-je qui est là et fait l'expérience de quelque chose. Même sous sa forme la plus pure, la conscience peut sembler libre d'histoires ; pourtant, un témoin subtil demeure — et ce témoin précisément fait lui aussi partie de l'illusion.

Tant qu'il y a un témoin, il y a une scission illusoire entre celui qui fait l'expérience et l'expérience — et donc séparation. Mais, en fin de compte, même ce plus fin « je suis », ou cette conscience, retombe dans l'ainsité sans fond, dans CELA qui EST — si tant est qu'il ait jamais surgi.

Là où Descartes trouva une certitude dans le « Je pense, donc je suis », celui qui est sans je ne trouve même plus un « Je suis, donc je pense » — et dans l'absence d'une pensée-je, plus rien qui puisse encore relever du savoir ou du non-savoir.

---

4. Qu'est-ce que ce « CELA » qui demeure lorsque tous les noms, tous les rôles et tous les points de référence se dissolvent ? Peut-il être reconnu ou seulement être ?

Personne ne peut être CELA, devenir CELA ou reconnaître CELA — car il n'y a personne qui pourrait l'être, le devenir, l'observer ou en faire l'expérience. CELA est simplement.

Dès que CELA serait reconnu, un je serait déjà posé de nouveau, contraignant l'Illimité dans une relation et le transformant ainsi en concept. Lorsque cette position du je, qui commente et affirme tout sans relâche, lâche soudain prise, il ne reste que CELA, qui n'a jamais été voilé.

En tant que JE, nous ne pouvons ni atteindre ni reconnaître CELA, car toute atteinte présuppose déjà la séparation. L'illumination ne se produit pas pour un je — elle est l'absence du je. Sans l'idée d'un observateur, il reste la liberté : une vastitude sans perspective.

---

5. Si l'illusion et la réalité n'ont jamais été deux — pourquoi l'illusion apparaît-elle alors si convaincante, si réelle ? Pour qui existe-t-elle, s'il n'y a personne ?

Précisément parce que l'illusion et la réalité n'ont jamais été deux, l'illusion apparaît aussi comme réalité — toutes deux ne peuvent pas vraiment être distinguées l'une de l'autre. CELA qui EST semble tisser les histoires de l'illusion, et pourtant il n'y a personne ni rien qui pourrait le faire. Cela advient simplement, sans je témoin.

C'est justement pour cette raison que l'illusion paraît si convaincante : il n'y a aucune distance entre elle et ce que l'on appelle la réalité, aucune séparation entre sujet et objet à partir de laquelle quelque chose pourrait être jugé. Illusion et réalité sont une seule et même apparition. Et ce « quelqu'un » qui devrait s'éveiller de l'illusion n'existe pas — sinon comme partie de cet événement total.

---

6. Qu'est-ce qui distingue la mort de l'ego de la simple représentation qu'on s'en fait ? L'idée de l'abandon peut-elle être une autre forme de contrôle ?

Il n'y a pas de véritable différence : la mort de l'ego n'est elle-même qu'une représentation dans ce qui EST — ou plutôt : de CELA qui EST. L'ego est une hypothèse ; il ne « meurt » qu'en tant qu'histoire, en tant que pensée : « Je meurs. »

Tout chemin — qu'il soit connaissance, abandon ou action — demeure un récit, un storyboard de l'Absolu. Puisqu'aucun libre arbitre n'entre en jeu, même l'abandon peut devenir la continuation raffinée du contrôle, car il suppose encore un soi qui pourrait lâcher prise. Souvent, ce que l'on appelle la mort de l'ego n'est que le moment où un récit pâlit, se révèle vide ou se relève au même instant sous une autre forme : l'histoire de sa propre dissolution.

7. Si, en vérité, rien ne naît ni ne se produit — existe-t-il quelque chose comme la mémoire ? Ou la mémoire elle-même fait-elle partie du rêve qui s'efface ?

En vérité, rien ne se produit — sinon apparemment pour un je supposé qui, au fond, demeure encore être : être-je, mienneté. La mémoire peut apparaître comme une empreinte énergétique dans l'univers-bloc, comme une vibration dans un champ holographique. Mais de telles distinctions ne surgissent que depuis la perspective d'un individu apparent.

Notre boucle de pensée ressemble à une boucle sans fin sub-objective, dans laquelle nous nous reconnaissons et à laquelle nous nous accrochons précisément parce que nous confondons ce qui fut jadis attribué avec la réalité. Mais si rien ne se produit véritablement, alors toute inscription ou mémoire n'est qu'un spectre fugitif dans le rêve — un écho sans substance, disparaissant avec le rêveur. Personne ne se souvient ; le souvenir n'est qu'un autre événement de ce qui EST.

---

8. Comment parler de CELA qui ne peut être ni nommé, ni montré, ni reconnu, ni revendiqué, sans transformer le silence en un nouveau concept ?

CELA qui EST — le silence — devient déjà concept dès qu'il est prononcé. Nous parlons sans cesse de ce qui ne peut être ni su ni retenu, puisque, en notre fond, nous sommes sans je et sans limites. Nommer impose des rives sableuses à ce qui est en vérité sans rivage ; même le silence se fige ainsi en forme.

L'ego tente sans relâche d'échapper au fait qu'il ne peut rien créer de son propre élan. Le besoin de penser, de comprendre, d'agir ou d'être silencieux n'est lui aussi qu'un événement de CELA qui EST. Le plus juste serait peut-être de laisser les mots passer comme de la brume, sans les retenir. Mais qui pourrait faire cela sans en faire aussitôt une possession, une posture ou un chemin ?

---

9. Le sentiment subtil de présence — le dernier « témoin » — est-il encore une forme de résistance, une dernière lueur du besoin d'être quelqu'un ?

Oui, chaque boucle de pensée et chaque résistance subtile sont l'écho énergétique d'une hypothèse-je sans je. Entre la naissance et la mort, ce dispositif du je semble devoir s'affirmer, bien qu'il n'existe pas. Nous nous épuisons, nous voulons nous transcender, et nous oublions que ce « nous » lui-même n'est qu'une histoire.

Souvent, même la conscience la plus silencieuse veut encore demeurer présente, veut encore être « quelque chose » — un champ énergétique subtil d'identification. Lorsque même cette dernière résistance retombe, le besoin de témoigner prend fin. Ce qui demeure n'est pas la liberté de quelqu'un, mais la transparence sans effort de ce qui a toujours déjà été.

---

10. Que reste-t-il lorsque même l'absence de « moi » ne demeure plus ? Est-ce la fin de toutes les questions — ou le commencement du véritable silence ?

Au-delà de l'ouverture de nos yeux, tout est libre de toute expérience, seulement présent en puissance — même lorsque cela se manifeste pour l'œil. Là, il n'y a ni présence ni absence. Avec l'illusion de l'être-je prend fin toute question. Tant que l'idée d'un soi subsiste, il y a questionnement et recherche. Mais au-delà de cet axe imaginaire du temps et de l'espace, il n'y a plus de dualités.

Ce qui demeure se tient au-delà de toutes les constructions du je — un silence si total et si dépourvu de qualité qu'il ne peut même plus être appelé silence.

CELA seul EST.

Chapitre 2

Qu’est-ce qui est réel — qu’est-ce qui est illusion ?

« Ce monde est-il réel — ou seulement “mon” reflet ? »

Ni l’un ni l’autre. Et pourtant le monde apparaît — ne serait-ce qu’en apparence. Mais non pour quelqu’un, non en un lieu, non dans le temps. Il surgit dans CELA qui EST — dans ce que l’on pourrait peut-être appeler, au sens le plus large et le plus impersonnel, présence consciente, même s’il n’y demeure aucune trace de réflexion personnelle.

Car l’illusion n’est pas seulement un mirage ; elle est en même temps l’expression de cette même réalité indivisible — un écho de l’Insaisissable, un murmure de l’Infini, si de tels mots peuvent encore porter quelque chose. Ce que l’on nomme création ressemble à un bruissement cosmique : sans forme, non fixé, un phénomène sans commencement et sans cause.

Dans la tradition gnostique, l’univers apparaît comme la conséquence d’un accident cosmique — un faux pas de Sophia, qui voulut faire naître un monde sans vis-à-vis, sans dualité, et se prit ainsi dans sa propre création. Quelle merveilleuse pensée. Pourtant, les gnostiques, attachés aux hiérarchies, pensaient de manière assez dualiste ; ce n’est pas un hasard si, pour eux, ce furent des démiurges subalternes qui formèrent un monde imparfait à partir de modèles archétypaux.

Dans la mythologie nordique, à son tour, l’univers naît du corps démembré du géant primordial Ymir. Il n’y a pas ici un « acte de création » unique, mais plutôt un déploiement rythmique et poétique de la possibilité — un chant complexe, sans véritable auteur.

Les anciens écrits de Nag Hammadi, en particulier ceux issus de la tradition séthienne comme la **Protennoia trimorphe**, parlent eux aussi d’une voix, d’un son primordial ou d’une première pensée, d’où s’écoule l’Esprit invisible et d’où naissent formes, mères et matrices. Mais qui entend cette voix ? Qui croit à ces lignes écrites ? Le chaos semble se déployer dans une élégance rythmique — et pourtant, nulle part, on ne trouve d’observateur.

Même la physique moderne entre dans ce chant. Des penseurs comme John Archibald Wheeler suggèrent que la « création » n'est pas causée par un observateur, mais peut être comprise comme l'apparition de l'information — une information qui interagit avec elle-même : une danse autoréflexive sans origine saisissable. Le problème de l'observateur en science serait-il ainsi résolu ? Probablement pas.

La conscience ne crée pas le monde ; elle ne perçoit que des motifs ou des fragments en forme d'échos — et elle est elle-même l'un d'eux —, fragments d'une totalité insaisissable, et cela, bien sûr, toujours après coup.

« Et si ce que j'appelle réalité n'était qu'une illusion tenace ? »

Alors ceci vaut : même l'illusion est réelle — non parce qu'elle serait vraie ou fausse, mais parce qu'elle apparaît et EST.

La réalité et l'illusion ne sont pas des opposés. Samsara et Nirvana, forme et absence de forme ne sont pas deux. Tous deux jaillissent de la même non-substance — de ce champ primordial qui ne se laisse pas nommer. Ce que nous voyons n'est jamais séparé de cette énergie dans laquelle tout apparaît. Même l'illusion est, en ce sens, « réelle » — non comme signification, mais parce qu'il n'y a pas deux, parce que chaque expression, chaque apparition, intemporellement et indivisiblement, est toujours CELA.

Le mécanisme corps-mental lit des motifs et en tisse des objets et des récits dans la danse sans couture de l'énergie — confondant les ombres avec la substance, l'écho avec la source. Certains nomment ce champ primordial « énergie », d'autres « vide », « plénitude » ou « pur potentiel ». Mais tout cela n'est que reflet linguistiquement coloré : un langage qui retombe sur lui-même comme des vagues et disparaît dans la mer.

Toi — l'hypothèse d'un « je » — tu n'es pas le connaisseur de la vérité. Tu n'es pas l'acteur, ni le rêveur de l'illusion. Tu es CELA dans lequel les deux semblent s'élever — sans frontière, sans centre, sans trace.

« Celui dont je porte le deuil est-il seulement réel… ou n'est-il qu'un souvenir que je vénère ? »

Le deuil pleure une histoire. Une forme retenue dans la pensée. Un nom, un parfum, un sourire — depuis longtemps disparus. La mémoire s'accroche à l'insaisissable ; elle pleure un écho. Cet écho n'est pas faux, mais il n'est pas une personne autonome. Le deuil monte comme un temps intérieur. Il se sent intime, personnel — et pourtant il n'appartient à personne.

L’être que tu pleures n’a jamais été ce pour quoi tu l’as tenu. Lui aussi n’était qu’une pensée dans l’être tourbillonnant, une vague passagère dans l’océan infini. La mémoire peut sembler intemporelle, mais elle n’est pas « tienne ». Elle n’est tenue par personne.

Peut-être est-elle simplement une qualité de CELA — une vague dans l’océan de toutes les possibilités, un éclat emprunté de l’Absolu, pour personne.

Rien ici ne peut réellement être possédé. Aucun corps. Aucune histoire. Aucune identité. Et pourtant, même cette apparente prise de possession advient simplement — sans possesseur. Rien n’a jamais été ce que le mental croyait. Seulement ceci : un Néant sans limites, sans commencement, sans fin.

Ainsi, les anciens rishis de l’Inde ne voyaient pas le monde comme une énigme à résoudre, mais comme un rêve qui apparemment s’éveille. C’est pourquoi l’Advaita Vedanta enseigne qu’il n’existe pas de véritable création. Brahman — l’Absolu — est immuable, intouché. Maya, le jeu des formes, n’est qu’écume sur la mer infinie.

Et pourtant, cette unité apparemment séparée ne s’est perdue qu’en apparence dans une séparation sub-objective. Ce motif traverse de nombreuses cultures : les Chinois parlent du Yin et du Yang, du jeu desquels émerge une lumière primordiale. Les Égyptiens racontent le réveil du soleil, qui chaque matin remonte de nouveau du monde souterrain. Dans les mythes nordiques, avant toute création, existait une sorte de prémonde composé de deux forces originelles. Le **hieros gamos**, le mariage sacré, incarne le rythme cosmique du devenir et du disparaître — une union de forces que de nombreuses cultures, y compris les Babyloniens, cherchèrent à lier ou à ritualiser.

Et pourtant, derrière tous ces mythes se tient la même question plus profonde :

Qui atteste ces forces — et ce devenir ?

Les cinq actes de l’être

La cosmologie tantrique décrit cinq actes éternels de l’Absolu :

1. **Sṛṣṭi** — l’émanation de l’être
2. **Sthiti** — la préservation
3. **Saṃhāra** — la dissolution
4. **Tirodhāna** — le voilement, l’oubli
5. **Anugraha** — le souvenir, le dévoilement, la grâce

Ces actes ne se produisent pas linéairement dans le temps, mais dans une simultanéité de rêve — non pour un soi, mais comme une danse impersonnelle, insaisissable.

La physique moderne, elle aussi, semble pointer dans une direction semblable : le principe holographique, le réalisme dépendant du modèle de Hawking, certaines théories d'un esprit quantique — tout cela laisse entendre que notre prétendue réalité pourrait n'être que le miroitement d'un motif plus profond, non local.

Si tout n'était qu'information scintillant au-dessus de l'abîme, les frontières entre illusion et réalité se dissoudraient. Nous nous prenons pour le reflet de quelque chose de réel — et pourtant nous sommes à la fois reflet et réalité même.

Le mystère scintillant

Les Upanishads le rappellent doucement :

Tat Tvam Asi — Tu es Cela.

Le Zen répond en murmurant :

Avant l'éveil, les montagnes sont des montagnes.
Sur le chemin, elles perdent leur forme.
Après l'éveil, elles sont de nouveau des montagnes.

Ainsi se montre ceci : le monde semble réel, semble irréel — mais CELA qui EST transcende les deux et dissout même la tension qui les oppose.

Dans le vaste silence de CELA qui EST, il n'y a ni voyant ni vu — seulement la silencieuse radiance de la présence, seulement le jeu perlé des rêves, miroitant à la surface du Néant : fragile et éternel tout à la fois.

La question « Qu'est-ce qui est réel ? » dérive dans ce miroitement et n'y trouve ni réponse ni silence, mais seulement un lent souvenir de reflet, d'oubli et de trace dans l'événement intemporel.

La réalité n'est pas ce que nous voyons.
La réalité est CELA qui EST
et qui ne se produit qu'en apparence.

Comme le disait Ibn Arabi :

Tu n’es pas séparé de l’univers.
Et l’univers n’est pas séparé de toi.

Et, finalement :

Il n’y a pas de création.
Pas d’illusion et pas de réalité.
Pas de « JE ».
Il n’y a que CELA.

Illusion et réalité : De nombreuses traditions religieuses et spirituelles distinguent entre une réalité ultime et les apparences trompeuses du monde — une distinction qui présuppose déjà une forme de dualité. Les philosophies non-duelles, en revanche, considèrent la séparation entre le soi et le monde comme une illusion : tous les phénomènes apparaissent au sein d’une seule et unique présence indivisée.

Questions sur le chapitre 2

Qu’est-ce qui est réel — qu’est-ce qui est illusion ?

1. Comment les traditions mystiques définissent-elles la frontière entre « illusion » et « réalité », et selon quels critères établissent-elles cette distinction ?

Les traditions tracent leurs lignes de manière différente.

Dans le Vedānta, est réel ce qui demeure immuable ; ce qui change apparaît comme **Māyā**.
Dans le bouddhisme, rien n’existe de manière autonome ; ce qui est réel, c’est l’ainsité, libre de tout noyau fixe.
Dans le soufisme, seule l’unité d’Allah est réelle ; le monde demeure signe, souffle, indication.

Et pourtant : qui établit ici des critères ? Qui veut nommer l’Absolu, l’ordonner, le fixer ? Peut-être n’est-ce rien d’autre qu’un univers-bloc holographique, un champ sans limites de possibilités se reflétant elles-mêmes. Mais cela aussi est déjà une attribution. Dans la non-dualité radicale, la question elle-même retombe en elle-même, car avec elle apparaît déjà un questionneur qui veut juger. Sans cet évaluateur, la séparation s’effondre. Il ne reste que CELA qui EST — un événement total, pour personne.

---

2. La création pourrait-elle être plutôt un déploiement qu’un événement unique, comme dans les cosmologies gnostiques, nordiques ou tantriques ?

De nombreuses images pointent précisément dans cette direction : les textes gnostiques parlent d’émanations, les mythes nordiques d’un jaillissement à partir du feu et de la glace, le tantra d’un jeu éternel de Shiva et Shakti. Tout semble se déployer, s’écouler, se manifester rythmiquement.

Et pourtant, en vérité, rien n’a jamais été créé. Rien n’est jamais sorti de soi-même. Aucun monde n’a été fabriqué, aucun cosmos déroulé. Chaque récit de création n’est qu’un écho au sein de l’apparition — une histoire qui s’élève comme si quelqu’un la pensait. Pour Ramana Maharshi, il n’y eut jamais de véritable création, puisqu’il n’existe pas de second qui pourrait surgir de l’Un. Même le déploiement n’est qu’une image dans le rêve de l’être-je — avec toutes ses pensées tombées du ciel.

---

3. Quel statut ontologique possède le « monde imaginal » (*mundus imaginalis*) ? Est-il réel, illusoire — ou tout autre chose ?

Le *mundus imaginalis*, tel que le décrivent Ibn Arabi et Henry Corbin, agit comme un royaume intermédiaire — comme un monde astral, comme un tissu plus subtil d'images, peut-être comme un univers-bloc dans lequel des formes archétypales attendent de luire brièvement.

Et pourtant : ces visions aussi n'apparaissent que dans le cerveau ; peut-être n'ont-elles été entendues, formées, lues que là. Mais cela aussi n'est déjà qu'une image pensée. Ce royaume intermédiaire peut sembler plus subtil, plus scintillant, plus perméable ; il ne se tient pourtant pas plus haut et ne conduit pas plus près d'une quelconque vérité ultime. Il fait partie de la même apparition, du même rêve.

La non-dualité ne connaît pas de hiérarchie des mondes. Grossier, subtil, imaginal : tout s'élève avec la même valeur dans la même conscience sans fond — et s'y résorbe de nouveau sans laisser de trace.

---

4. L'imagination peut-elle servir de faculté de connaissance, au lieu de ne produire que des fantasmes ?

Qui pourrait connaître ici ? Et que faudrait-il exactement connaître ? L'imagination habille l'Ouvert de formes, de la même manière que le mental peuple l'espace d'images. Elle n'est pas seulement fantaisie — mais elle n'est pas non plus une voie royale secrète vers la vérité. Elle appartient au même jeu.

L'être-je s'enchevêtre dans des différences qu'il commence lui-même par poser, puis il appelle une partie de cela connaissance, l'autre imagination. Mais la pensée est déjà là bien avant que « quelqu'un » ne la remarque. Dans la non-dualité radicale, il n'existe aucun canal privilégié vers la vérité. Il n'y a qu'un seul événement absolu dans l'univers-bloc hors du temps et de l'espace. Personne n'est là pour recevoir, tenir ou posséder la vérité.

---

5. Comment, dans les traditions non-duelles, la séparation entre sujet et objet est-elle finalement dépassée ?

Elle n'est pas dépassée — parce qu'elle n'a jamais réellement existé. La séparation n'apparaît que là où le je se pose comme centre et transforme tout le reste en vis-à-vis. Sujet et objet naissent alors comme les deux faces d'une même pensée. Ils surgissent ensemble, comme l'avers et le revers d'une pièce — et pourtant il n'y a pas de pièce.

Personne n'a besoin d'abolir cette scission, car personne ne se tient en dehors d'elle. Lorsque l'être-je perd sa prétention, tout dépassement devient lui aussi sans objet. Ce qui demeure est apparition indivisée : sans centre, sans vis-à-vis, sans second pôle.

---

6. Un royaume intermédiaire peut-il résoudre des problèmes philosophiques comme le trilemme de Münchhausen en épistémologie ?

Ce n'est que tant qu'un chercheur a soif d'un fondement ultime que le trilemme de Münchhausen apparaît comme un problème. Le mental tourne alors autour de la justification, de la régression, de l'arrêt arbitraire — comme s'il fallait trouver quelque part un dernier appui. Mais cette impulsion elle-même naît déjà de l'hypothèse du je.

Le besoin d'une ultime garantie n'est lui aussi qu'une boucle dans le dispositif du je, un tremblement dans le champ de l'Absolu. Aucun royaume intermédiaire, aucun plan plus subtil, aucun artifice de pensée ne peut résoudre cela. Le problème ne prend pas fin par une solution mentale, mais par la disparition de celui qui veut résoudre le problème. Lorsque le dispositif du chercheur s'effondre, la contrainte de justification disparaît avec lui. Du point de vue non duel, il n'y a ni connaissant ni fondement qu'il faudrait sécuriser.

---

7. L'expérience immédiate (*maʿrifa*) est-elle plus fondamentale que la raison pour accéder à la réalité ?

Dans le soufisme, la *maʿrifa* est considérée comme une connaissance du cœur, un savoir immédiat au-delà de la simple pensée. Pourtant, ici aussi, le piège demeure le même : dès qu'un je cherche un accès, la séparation est déjà posée. Alors quelqu'un veut faire l'expérience de « Dieu », veut la proximité, la certitude, la confirmation.

Mais comment l'Illimité pourrait-il devenir une expérience pour quelqu'un ? Dans la non-dualité radicale, cette opposition s'effondre. Ni la raison ni l'expérience ne mènent à CELA qui EST. Toutes deux n'apparaissent qu'au sein du même événement. Lorsque l'être-je retombe, il ne reste aucune expérience supérieure — seulement l'événement innommable, non attesté.

---

8. Comment des symboles tels que la lumière ou le miroir servent-ils de portes vers une compréhension au-delà de la pensée rationnelle ?

Ils ne servent de portes que tant que quelqu'un croit encore aux portes. Le je invente des seuils, des images, des signes — puis espère les franchir. Lumière, miroir, reflet : ce ne sont

pas des clés, mais des indications poétiques. Elles n'ouvrent rien ; tout au plus relâchent-elles, l'espace d'un instant, l'emprise de la pensée.

Mais le symbole est déjà forme, déjà concept, déjà trace d'appropriation. Le miroir ne montre pas la vérité ; il joue seulement avec l'apparence selon laquelle tout serait image. Dès que l'on s'y accroche, l'indication elle-même devient entrave. Ainsi, même le plus beau symbole demeure une erreur lumineuse — et c'est précisément là que réside son étrange beauté.

---

9. Quels éclairages les approches modernes — physique quantique, psychologie des profondeurs — apportent-elles sur l'interaction entre perception et réalité ?

Elles apportent des modèles, non une vision ultime. Physique quantique, théorie de l'information, psychologie des profondeurs — tout cela forme des motifs fascinants dans lesquels la pensée s'observe elle-même en train de tâtonner. Elles peuvent montrer que la perception ne reproduit pas simplement le monde, mais qu'elle le contribue à le former, le filtre, le condense. Elles peuvent suggérer que la réalité est moins solide qu'elle ne le paraît.

Mais aucune théorie ne passe derrière CELA qui EST. Aucun modèle ne pénètre le Sans-fond. La véritable vision n'appartient à personne ; elle ne peut être possédée, présentée ni prouvée. Toute explication demeure un motif supplémentaire dans le même champ indivisé. CELA n'a pas besoin d'explication.

---

10. Si le monde est un reflet dans la conscience, qu'est-ce que cela signifie pour le deuil, la mémoire et la compréhension de soi ?

Alors le deuil, la mémoire et l'image de soi ne sont rien de fixe, rien de possédable, rien de propre. Ils s'élèvent comme des couleurs dans l'eau, comme le temps qui passe dans le ciel ouvert. Que l'on appelle cela reflet ou réalité change peu de chose — les deux ne sont que des noms au sein du même jeu.

Le deuil n'est alors pas une propriété personnelle, mais un tremblement passager de l'apparition. La mémoire ne fait que prolonger ce qui est depuis longtemps passé, tant qu'un « je » la retient et dit : ceci est ma douleur. Mais sans ce possesseur, l'histoire elle aussi retombe en elle-même. Il demeure alors un sentir sans centre, un venir et partir sans porteur — comme une vague qui se lève, se brise et disparaît : pour personne.

Chapitre 3

Sur la souffrance et l’attachement

« Pourquoi est-ce que je m’accroche encore, alors même que je dis vouloir lâcher prise ? »

Cela n’est pas entre « nos » mains, car en vérité il n’y a pas de JE — seulement un je supposé, raconté, maintes fois invoqué. Celui qui veut lâcher prise est le même que celui qui s’accroche. Ou plus précisément : cela aussi n’est qu’une représentation. En vérité, les deux adviennent simplement comme un pur advenir de CELA qui EST.

Ici, deux forces ne s’affrontent pas : ni la lumière contre l’ombre, ni le juste contre le faux. Peut-être cela ressemble-t-il plutôt à une boucle entrelacée d’énergie et d’information, à une sorte d’ADN de l’expérience. Et pourtant, cet attachement apparent rêve de sa propre libération : un appel au secours, une saisie désespérée de délivrance, sans remarquer que celui qui saisit n’est lui-même qu’un autre reflet dans le rêve.

L’Absolu ne souffre pas. Il ne naît pas et ne peut donc pas être blessé. Il en va de même pour l’idée d’un soi personnel. Et pourtant, au sein de la boucle du commentaire intérieur, l’idée d’un « je » semble souffrir. Pourquoi ? Parce qu’elle croit être liée au corps et s’emmêle dans des tensions et des histoires qui ne cessent d’être racontées à son propre sujet.

Ainsi, elle ne souffre pas de la vie elle-même, mais de son interprétation de la vie. Non du pur événement, mais du commentaire intérieur qui l’accompagne.

La douleur en soi est simple. Un signal. Un stimulus. Un événement biologique fait de nerfs, de tissus et de réaction. La souffrance prolongée, elle, naît là où la pensée vient pour ainsi dire s’interposer — comme si la douleur pouvait être étirée, maintenue à travers le temps : un non-lâcher-prise intérieur de ce qui a déjà eu lieu. La tension demeure alors, semblable à un souvenir, et d’un événement immédiat naît un drame personnel qui continue de s’écrire dans l’esprit.

D’après Milarepa

Milarepa dit dans son chant
« Pas de naissance, pas de fondement, pas d’union » :

La vraie nature de tous les phénomènes
est qu’ils ne sont jamais nés.

Ce qui semble surgir
n’est que le miroitement de la saisie,
une fata morgana
prise dans son propre reflet.

Qui pourrait agir,
s’il n’y a pas d’acteur ?

Qui pourrait chercher,
s’il n’y a pas de sentier ?

La roue de l’existence
ne tourne que dans le rêve,
sans racine, sans fondement —
un cercle tracé dans l’eau.

Et si l’on voulait nommer sa source,
il ne resterait qu’un nom,
une pensée
résonnant jusque dans le néant.

« Qui souffre ? »

Personne. Et pourtant la souffrance apparaît. Elle surgit brusquement, comme une tempête de neige soudaine devant une fenêtre ouverte : et pourtant il n’y a personne à la maison, personne qui fasse véritablement l’expérience de cette force sensible.

Peut-être la souffrance naît-elle des pensées de séparation, de l’hypothèse d’un centre intérieur qui dit « je » et voudrait se démarquer de ce qui advient. Là où, dans le rêve de l’Absolu, l’on croit à un centre, une histoire commence. Et avec cette histoire apparaît aussi quelqu’un qui se sent souffrant.

Sans ce centre inexistant mais ressenti, il n'y aurait pas de récit — et personne pour le prendre personnellement.

Les émotions surgissent pourtant — tristesse, resserrement, perte, bouleversement. Mais elles n'ont pas besoin de s'attacher. Elles passent comme le temps qu'il fait : nuages denses, rafale de vent, brève pluie, puis de nouveau l'espace.

La douleur sans l'attachement des pensées n'est qu'une réaction biologique immédiate — brute, sans mots, passagère. Comme chez un animal : la douleur peut avoir lieu, mais personne n'en fait quelque chose de personnel. Personne ne dit : c'est moi. Cela m'appartient.

« La douleur appartient-elle à quelqu'un, ou advient-elle simplement ? »

La douleur advient. Elle traverse la matrice énergétique que nous appelons « corps » et colore un instant le rêve. Mais la prétention à la possession n'est toujours qu'un ajout après coup — un récit mental rétrospectif que personne ne pose réellement et qui pourtant apparaît.

Derrière la douleur ne siège aucun véritable JE. Il n'y a que l'écho d'une revendication : cela m'arrive à moi. Mais cette revendication elle aussi n'est qu'un événement, une apparition de plus dans le même champ.

Même la douleur psychique — solitude, peur, deuil — n'est au fond rien d'autre que de l'énergie qui advient simplement. Non personnelle, même si elle le paraît, parce qu'elle est nommée, remémorée, condensée et tissée dans une histoire. Ainsi reçoit-elle un visage, une voix, un propriétaire — bien qu'il n'y en ait aucun.

En vérité, tout cela n'apparaît qu'apparemment au sein du récit d'un « moi », sans jamais appartenir à un centre réel.

La racine de la souffrance n'est donc pas la douleur elle-même, mais la représentation maintenue d'un quelque chose qui se croit séparé et qui voudrait contrôler ce qui advient. La résistance à ce qui est déjà là semble prolonger la douleur. La pensée l'étire. L'attachement la fait rougeoyer encore, comme si une flamme continuait de brûler dans la tête alors que l'étincelle originelle s'est depuis longtemps éteinte.

Et pourtant : cette prolongation elle aussi, cette retenue intérieure, n'est qu'une apparition de plus. Un événement supplémentaire dans la même lumière.

« Pourquoi est-ce que je crains la perte ? »

Parce que le je imaginé croit être quelque chose et pouvoir posséder quelque chose. Il croit à un « mien » : mes proches, mes idées, mon histoire, mon image de moi-même. Et de cette croyance naît la peur que quelque chose puisse se briser, disparaître ou lui échapper.

Mais il n'existe aucune propriété réelle, aucune existence propre et séparée — pas même de cette apparition corporelle ; seulement un spectre dans un champ énergétique intemporel. Rien n'a jamais été véritablement tien. Tout ce que tu croyais tenir n'était même pas emprunté : une apparition timide, un passage, un écoulement de l'Infini…

La perte ne fait mal que là où elle est mesurée à l'aune de la mémoire. Mais la mémoire elle-même n'est qu'une vague impersonnelle : légère, fugitive, sans continuité fixe. Elle se soulève comme de l'écume sur l'eau, prend forme un instant, puis retombe. Personne ne la dirige. Personne ne la possède.

Le lâcher-prise n'est donc pas quelque chose que tu fais. Ce n'est pas une performance, ni une discipline, ni un acte spirituel de volonté. C'est simplement ce qui reste lorsque disparaît celui qui voulait retenir.

Et, étrangement, ce n'est pas l'amour qui prend fin avec cela. C'est seulement la possession.

L'amour véritable est inconditionné et ne retient rien. Il ne saisit pas, ne force pas, n'attache pas. Il brûle clair, silencieux et sans résidu — sans fumée, sans cendre, sans chaînes.

Au fond, tout attachement est un attachement au rêve du « je » :

à mon histoire,
à mon importance,
à ma vie.

S'il n'y a pas de « mien », rien ne peut réellement être perdu. Il ne reste alors que le mouvement. Le pur venir et partir. Un écoulement ouvert, sans propriétaire.

Exactement : le chercheur qui veut être libre appartient lui aussi à cet événement absolu. Il est pour ainsi dire la même partie sans partie de cette hypnose qui semble s'empêtrer et rêve en même temps de se dénouer.

La liberté n'apparaît pas par l'effort. Elle ne vient pas comme récompense d'un travail, d'une discipline ou d'un labeur intérieur. Elle se montre là où s'effondre l'illusion qu'il y aurait seulement quelqu'un à libérer.

Il ne s'agit pas de guérison au sens habituel. Pas de correction, pas de raffinement, pas d'ascension spirituelle. Il ne s'agit pas de devenir enfin « celui qu'il faut ».

Aucun soi supérieur n'attend dans le secret. Aucun inconscient ne doit être purifié. Aucune prochaine étape ne mène au but. Tout cela appartient encore à l'idée d'un chemin — et donc à l'idée d'un marcheur.

Ce qui demeure n'est que la disparition progressive ou soudaine de cet être imaginé qui croyait être enchaîné et devoir être délivré.

Et alors ?

Alors se montre quelque chose d'une simplicité troublante :

Il n'y a jamais eu de chaîne.
Jamais de prisonnier.
Jamais de véritable prison.

Seulement CECI.

Souffrance et attachement : Dans de nombreuses traditions spirituelles, l'attachement est considéré comme la racine de la souffrance — qu'il s'agisse de l'attachement aux désirs, aux représentations ou au sentiment d'un soi séparé. La libération apparaît là où cette attache n'est plus nourrie et où la réalité se révèle immédiatement : au-delà du désir, du rejet et de l'identification.

Questions & réponses sur le chapitre 3

Sur la souffrance et l'attachement

1. Pourquoi le sentiment d'un « soi » s'accroche-t-il même à la libération ?

Le prétendu soi a toujours été un motif collant — un souvenir non autonome, pris dans un réseau d'histoires et soucieux de faire même de la libération quelque chose de réel, de significatif et de désirable. Mais puisque le « je » n'est qu'une hypothèse, il ne peut ni réellement se transcender ni se dissoudre. Il se maintient plutôt en s'appropriant tout — même la nostalgie de la liberté.

Il ne veut pas disparaître, mais continuer d'exister comme un je affiné, épuré. Ce n'est que lorsque la recherche n'apparaît plus comme l'acte d'un centre, mais comme un simple événement, que l'agrippement s'effondre lui aussi en lui-même. Alors il n'y a plus personne pour retenir.

2. Qu’est-ce qui distingue la douleur physique de la souffrance psychique ?

La douleur physique est une information immédiate : stimulus, nerf, tension, réaction. La souffrance psychique est le tissu de résistance, de mémoire et de récit intérieur qui vient se superposer à elle. La douleur advient directement ; la souffrance naît là où un « je » en fait quelque chose qui lui appartient.

Lorsque cette attribution disparaît, la douleur demeure, mais elle ne se condense plus en tragédie personnelle. Elle a peut-être besoin de soin, mais pas d’histoire. Ainsi demeure un espace où elle peut simplement advenir.

---

3. Milarepa chante « pas de naissance, pas de fondement et pas d’union » — comment cela s’accorde-t-il avec le soi non né ?

No Birth signifie : le « je » n’a jamais eu de véritable origine.
No Base signifie : il n’est ancré nulle part, fondé nulle part, trouvable nulle part.
Union signifie : il n’existe aucune séparation ni aucune union réelles de CELA qui apparaît.

Tout est et demeure intemporellement tel que c’est. Ce qui apparaît entre la deuxième et la troisième année de vie comme conscience du je est la « naissance » supposée d’une identification au je, non la naissance sans naissance de l’apparition corporelle.

Et pourtant, ce je lui aussi apparaît sans fondement dans le Sans-fond — comme Maître Eckhart l’avait pressenti — tel un holon dans un univers holographique. Il ne possède aucun noyau fixe, n’a jamais été séparé, n’a aucune substance propre, aucun lieu où il aurait jamais commencé.

---

4. Si la souffrance ne naît que d’une séparation supposée — que signifie encore cette souffrance : « Qui souffre ? Personne. » ?

« Personne » n’est pas une formule de consolation, mais le résultat d’un simple examen : cherche le propriétaire stable de la souffrance — et tu n’en trouveras aucun. La douleur peut apparaître, les émotions peuvent s’élever, le bouleversement peut traverser. Mais le souffrant en tant qu’instance fixe reste introuvable.

Lorsque ce centre pensé disparaît, la souffrance ne se dissout pas forcément immédiatement, mais elle perd son porteur. Les émotions demeurent, mais elles ne s’attachent plus à une

histoire du je. C'est précisément ainsi que la compassion devient plus immédiate, plus silencieuse et moins empêtrée.

---

5. Comment la « douleur sans possession » transforme-t-elle l'expérience du deuil ?

Le deuil paraît lourd tant qu'il est porté et condensé comme « mon » deuil. Lorsque cette attribution devient transparente, ce n'est pas nécessairement son intensité qui change, mais son poids. Mais, à vrai dire, personne ne le reconnaît — cela aussi serait déjà trop dire.

Cela advient simplement : le deuil s'élève, se meut, reflue. Sans un je qui le défend, le prolonge ou le retient, il ne devient plus une identité. Il reste un événement profond — mais non quelque chose qui appartiendrait à quelqu'un.

---

6. L'attachement n'est-il que l'attachement à la continuité ?

L'attachement est la tentative de nouer une histoire continue à partir d'impressions fugitives. Le je se tend au-dessus du passé et du futur afin de se donner l'illusion de la durée. Ainsi naît la représentation de la continuité, de « moi », d'un chemin à travers le temps.

Le lâcher-prise n'est donc pas un rejet actif, mais le retour de la reconnaissance que rien de réel n'a jamais pu être retenu. Le je lui-même ne peut pas lâcher prise, car il est fait de ce tissage. Ce n'est que lorsque l'idée d'un centre durable disparaît que l'attachement se dissout lui aussi.

---

7. Comment la phrase « Tu ne perds que ce à quoi tu t'accroches » éclaire-t-elle la souffrance ?

La perte ne fait mal, tout au plus, que là où l'on croit à une possession. Seul ce qui a été marqué comme « mien » semble pouvoir être pris. Mais il n'y a personne qui puisse véritablement posséder. Ce que nous prenons pour des choses, des personnes ou des sécurités ne sont que des attributions, des motifs passagers dans le Tout.

S'accrocher les rend lourds ; retenir les condense en fardeau. Là où cette prise s'affaiblit, la générosité, l'amour et la liberté adviennent souvent plus aisément — non comme vertus d'un je, mais parce que l'hypothèse du je est devenue plus fragile et que les événements

impersonnels doivent moins être retenus ou défendus. La souffrance ne réside pas dans la perte, mais dans la revendication ou le sentiment de propriété.

---

8. Pourquoi la non-résistance est-elle plus libératrice que le combat contre la douleur ?

La résistance lie l'énergie et maintient l'expérience dans un cercle. Elle fait de la douleur un centre autour duquel tout tourne. La non-résistance laisse davantage d'espace ; elle ne se met pas en travers de ce qui advient.

Et pourtant, même la « non-résistance » n'est souvent que la tactique raffinée d'un je qui veut gérer la douleur plus habilement. C'est là sa limite. En fin de compte, les deux demeurent parties du même jeu : résistance et relâchement, douleur et soulagement. Rien de cela n'est véritablement entre les mains de quelqu'un. C'est un événement absolu qui, de toute façon, ne peut être contrôlé.

---

9. Quel rôle joue l'impermanence dans la libération de l'attachement ?

L'impermanence est le motif visible de toutes les apparitions : les formes surgissent, se transforment, passent. Mais cela ne devient un problème que pour un je qui cherche la durée. En vérité, personne n'est né ; personne ne se tient donc réellement dans le courant du devenir et de la disparition.

Ce que nous appelons choses, identités ou sécurités ne sont que des constellations fluides sans propriétaire fixe. La libération ne consiste pas à vaincre l'impermanence, mais à voir devenir transparente la revendication de durée. Alors ne demeure pas la stabilité, mais l'ÊTRE-LÀ sans fondement, dans lequel venir et partir brillent avec la même légèreté.

---

10. Comment la dissolution de la frontière entre soi et monde transforme-t-elle le sens de « je » et de « mien » ?

Ne tombe que ce qui n'a jamais eu de véritable substance. Le je n'a jamais été propriétaire, jamais acteur, jamais centre autonome — seulement une histoire qui s'enroulait autour d'elle-même. Avec lui, le « mien » s'effondre aussi.

Des mots comme « je » et « mien » perdent leur poids et retombent dans le vide d'où ils avaient surgi. Ce qui demeure n'est pas un nouveau soi supérieur, mais une présence indivisée — ce Tout sans fondement dans lequel soi et monde n'ont jamais réellement été séparés.

Chapitre 4

Sur la mort et le vide

« Où est allé mon frère ? »

Nulle part.

Lui — ou l'image que tu avais de lui — n'est jamais réellement apparu ; comment aurait-il donc pu nous « quitter » ? Le corps est apparu comme une vague fugitive, comme une ombre glissant sur une surface. Le « je » n'était qu'un dispositif, une histoire, un rêve au sein d'une réalité du monde tenue pour vraie.

Et pourtant, celui que tu as aimé n'a jamais été seulement ce corps, jamais seulement un nom, jamais seulement un rôle. Il était — et il est — part de cette vaste présence insaisissable qui transcende l'espace et le temps. Comme les mystiques, de l'Advaita à la gnose, l'ont sans cesse suggéré, ce qui apparaît comme perte n'est que le voile mouvant de l'unité.

Il n'est — en apparence — jamais parti de CELA qui EST. Il n'y a pas d'« ailleurs », pas de partie séparée hors du Tout. Il n'y a que CECI : indivisé, absolu, intemporel, peut-être avec un discret sourire cosmique, mais très certainement sans séparation réelle.

Chaque geste, chaque sourire, chaque battement de cœur résonne encore dans le champ qui porte tout. Rien n'est jamais véritablement perdu. Rien n'arrive vraiment. Rien ne s'en va jamais. Tout EST, simplement.

« Qu'est-ce que la mort, si rien ne m'a jamais vraiment appartenu ? »

La mort n’est qu’un mot — un signe posé sur une frontière que nous ne pouvons saisir, un espace réservé pour l’inconnu. Si rien ne t’a jamais réellement appartenu — ni le souffle, ni la pensée, pas même ton nom — que pourrait-on donc te prendre ?

Le corps est apparu avant que ne surgisse le sentiment d’un « je ». Et, à sa manière, il continue d’exister, même lorsque ce sentiment de « je » commence déjà à pâlir.

Qui meurt donc ?

Une hypothèse ?
Une histoire ?
Une fonction cérébrale ?
Une ombre dans une lumière fugitive ?

La mort n’arrive à personne. Elle est une transformation de l’énergie : la forme retombe dans le sans-forme. Mais le sans-forme n’a jamais été absent. Il est le fondement non né et sans fond sous toutes les apparitions — le Sans-fond qui EST simplement, au-delà de la naissance et de la mort.

« Quelque chose qui n’a été qu’une hypothèse peut-il vraiment mourir ? »

Non.

Les hypothèses, les illusions, les idées ne meurent pas. Elles pâlissent tout au plus. Les histoires se dissolvent, les images prennent fin, les rêves se défont. Mais ce qui n’a jamais existé comme être séparé ne peut pas mourir.

Le « je » était comme une vague dans le miroir de ce qui EST — scintillante, vivante, touchante, et pourtant jamais réellement possédée. La mort n’est pas une tragédie de l’être. L’image du corps demeure intemporellement CELA, tandis que l’hypothèse appelée « je » s’évapore — en apparence.

Peut-être le récit se déplace-t-il seulement doucement — comme le tremblement d’une fata morgana. Rien ne part. Rien ne vient. Pour le je fantôme, il n’y a pas d’« au-delà » ; il aurait d’abord fallu qu’il soit quelque part.

Et pourtant, comme de nombreuses traditions ésotériques l’ont pressenti, certains motifs d’énergie peuvent encore résonner faiblement — non comme survie, mais comme résonance.

Au cœur du silence, tout demeure recueilli.

Tout est une danse des apparitions : un jeu divin (*Lila*) dans le vide de l'être, peut-être au sein d'un champ holographique, peut-être dans l'univers-bloc.

Cet instant — appelé « maintenant » — contient tout : intemporel et non né, toutes les images, tous les mouvements, tout ici, tout maintenant, en apesanteur, au-delà de tout au-delà.

Dans CELA qui EST, rien ne meurt, car rien — aucune représentation — n'a jamais été réellement né.

Seule se dissout l'hypothèse d'avoir jamais possédé un corps.
Seule pâlit l'illusion du temps.
Seule s'effondre la peur construite sur elle.

Et que reste-t-il ?

Rien.
Vide.
Danse.
Ce qui EST.
Le doux bruissement de l'être.
La potentialité de tout.
Pas tien.
Pas mien.
Peut-être simplement CELA.

N'oublions pas :

Seul un « je » se soucie de sa mort ou de sa continuité — jamais le corps qui apparut un jour.

Et pourtant, l'être-je est en même temps expression de l'être lui-même.
ME-ing est aussi **BE-ing** — la vie semble s'éveiller de la vie : mouvement.

Mais seul le « je » peut le voir ainsi, car il est trop occupé à vouloir tout comprendre.

En réalité, rien ne s'est jamais produit — personne n'a jamais rien expérimenté. Cela signifie que, si cette mort délirante devait un jour venir, il n'y aurait personne pour la vivre.

Peut-être certaines énergies, images ou structures semblent-elles continuer au-delà de ce que nous appelons la mort — non parce que quelque chose « survit », mais parce qu'il n'y eut jamais de véritable naissance ni de véritable mort. Seulement une image qui se déploie dans un cadre silencieux — peut-être dans l'univers-bloc.

Les cosmologies gnostiques nommaient cela le miroir de Sophia — un écho de la réflexion divine.

Peut-être de tels motifs pâlissent-ils avec le temps, lorsqu'ils ne peuvent plus se maintenir sans corps, et retombent-ils dans leur forme latente de semence, dans leur force archétypale originelle — à moins qu'ils ne trouvent d'autres sources d'énergie pour soutenir encore un moment leur apparition d'ombre. Les ombres, parfois, semblent plus tenaces qu'on ne le croit.

Mais qui pourrait le savoir avec certitude ?

Ils demeurent potentiellement intemporels, suspendus au-delà de la perception ordinaire.

Dans les traditions magiques et gnostiques — du **Duat** égyptien à la **Da'at** kabbalistique — la mort était la porte du non-savoir, le passage entre forme et absence de forme.

Mourir devient ainsi l'effacement progressif de tout savoir de l'être, de tous les souvenirs du je. Certains disent que de telles traces pourraient être lues — dans l'Akasha, dans les cellules de chaque créature, dans les énergies planétaires.

Et, soit dit en passant : dans la magie, la mort est souvent cette porte qui n'en est pas une — le vide silencieux qui dévore tous les noms.

« Pourquoi la mort paraît-elle si lourde, si définitive ? »

Parce que le « je » croit au commencement et à la fin, à une existence temporelle, à quelque chose que l'on pourrait perdre. Mais celui qui pourrait mourir n'a jamais été réellement réel — seulement une hypothèse fugitive, un nœud d'attention tissé de mémoire, d'attente et de peur.

Mais, en vérité, tu n'es pas dans le temps.

L'illusion du temps naît avec toi et en toi.

Tu ne traverses pas la naissance et la mort — aucune vague ne te déplace ; sans je, tu es l'eau elle-même, cet océan qui demeure éternellement intouché.

Repose ici — dans ce qui ne pâlit pas, dans ce qui ne connaît aucun bord.

Tu n'es pas le corps qui semble disparaître.
Tu n'es pas le nom qui sera oublié.
Tu es ce que tu es : le vide dans chaque nom, le voir derrière tous les yeux.

Et même derrière cela, aucun « objet » n'apparaît — rien ni personne.

Cet Absolu n’est jamais né et ne peut donc pas mourir.

Il n’y a pas de mort.

Seulement la fin de l’illusion que quelque chose t’ait jamais appartenu.

Sous toutes les réflexions repose, plus profondément encore, le grand et silencieux océan de lait — du moins semble-t-il. Non pas un lieu, non pas un mythe, mais un rêve primordial, un silence originel dans lequel tout flotte. Les dieux peuvent l’agiter, les histoires peuvent s’en élever — CELA demeure pourtant inébranlé.

Cet océan — ni humide ni sec — porte le rêve des formes, les courants de la mémoire, l’univers non né, peut-être holographique. De lui, « tu » n’es apparu qu’en apparence ; en vérité, tu demeures intemporellement dans CELA qui EST.

C’est pourquoi il n’y a ni fin, ni retour, ni dissolution véritable. L’image du corps et le « je » se défont — mais toi, en tant que l’océan même, tu demeures : immobile, non né, intact.

Dors, bien-aimé, non né en CELA qui EST — dans la douce étreinte de ce silence océanique qui t’a toujours porté et qui te porte encore maintenant. Sans aucun bagage.

Mort et vide : Dans de nombreuses traditions spirituelles et philosophiques, la mort n’est pas comprise comme une fin, mais comme un retour au vide — au fond primordial non manifesté et sans forme. Ce vide n’est pas un néant au sens négatif, mais l’absence de séparation : cet espace dans lequel la distinction entre soi et autre se dissout.

Questions & réponses sur le chapitre 4

Mort, identité et illusion

1. Qu’est-ce qui change réellement lorsque le corps cesse de fonctionner ?

Rien d’essentiel. CELA qui EST demeure intact : intemporel, non localisé, sans bord. Le changement n’apparaît que dans le jeu des sens, dans la mémoire, dans le récit d’un je qui s’imagine commencement et fin.

Le corps n’a jamais été ce que tu es. L’identité non plus. Lorsque la forme se défait, seul un motif retombe en lui-même. Ce qui demeure n’est pas « ton » être, mais l’être lui-même. Et puisque le je n’est jamais réellement né, il ne peut pas non plus mourir.

2. Comment la reconnaissance de l’illusion du « soi » transforme-t-elle le deuil ?

Le deuil s’attache à l’idée que quelqu’un aurait perdu quelque chose. Lorsque cette hypothèse devient transparente, le deuil ne disparaît pas — il continue de traverser, comme le temps qu’il fait sur une terre ouverte. Mais son poids se transforme. La revendication de possession tombe.

Il n’y a plus personne pour devoir condenser le deuil en « mon » deuil. Les larmes peuvent couler, l’étroitesse peut venir, le souvenir peut s’élever — mais la phrase « cela m’arrive à moi » perd sa dureté. Ainsi le deuil demeure un événement profond, sans devenir la propriété d’un je.

---

3. La vision de la mort comme « transformation » apaise-t-elle la peur ?

Oui — à condition que la « transformation » ne soit pas comprise à tort comme le voyage d’une identité. Ce n’est pas quelqu’un qui se transforme ; seule la forme retombe de la forme dans le sans-forme. La peur de la fin s’enracine dans la croyance à la séparation : ici moi, là le monde ; ici la vie, là la mort.

Lorsque cette scission s’effondre en elle-même, la peur perd elle aussi son sol. Ce qui demeure n’est pas un prix de consolation, ni une nouvelle acquisition, mais le Tout sans fondement lui-même : CELA qui EST.

---

4. Que signifie le « retour à l’océan » ?

À vrai dire, rien d’autre qu’une belle image. Car ce qui n’a jamais été séparé ne peut pas revenir. La vague n’a pas besoin de retourner à la mer ; elle n’a jamais été autre chose que l’eau.

Même la « persistance » n’est qu’une pensée qui présuppose le temps. Or le temps appartient déjà à l’histoire du je. Ce que tu es n’est pas une chose qui vient ou qui va. C’est CELA, que cela soit reconnu ou non — et même cette reconnaissance ne change rien.

---

5. Comment les bardos reflètent-ils notre formation quotidienne de l’identité ?

Les bardos ne commencent pas seulement au moment de mourir. Ils adviennent continuellement : dans chaque intervalle entre deux pensées, dans chaque basculement d'une humeur, dans chaque léger changement du décor intérieur.

L'identité se soulève et retombe, se forme et se défait, sans cesse. Le prétendu bardo de la mort n'est, en cela, que la plus grande scène du même jeu. Du point de vue non duel, personne ne le traverse. La renaissance demeure une histoire pour un je qui n'a jamais existé. Les bardos sont des cartes dans le rêve du soi — non la preuve d'un voyageur.

---

6. Pour qui la souffrance semble-t-elle « réelle », s'il n'y a pas de soi ?

Pour personne — et c'est précisément pourquoi elle apparaît avec une telle intensité. La souffrance traverse le champ comme un mouvement intense, sans propriétaire et sans centre. Qu'elle donne l'impression d'arriver « à moi » fait déjà partie du même événement : une saisie après coup, un ajout mental, une voix sans auteur.

La douleur peut être réelle comme sensation. Celui qui souffre n'est qu'une affirmation. Ainsi demeure la brûlure — sans celui qui pourrait en faire son histoire.

---

7. Les théories modernes de la physique ressemblent-elles à ces intuitions spirituelles ?

Parfois, des motifs semblables y scintillent. La physique moderne ébranle elle aussi l'idée d'un monde fixe « là dehors », indépendant et clos. Mais même la théorie la plus audacieuse demeure un modèle, demeure l'idée d'un je qui veut comprendre.

La mort n'y est pas un événement pour un je, mais la dissolution d'un motif qui n'a jamais eu de substance propre. De telles théories peuvent suggérer que la réalité est moins solide qu'elle ne le paraît. Mais CELA qui EST n'a pas besoin de confirmation physique.

---

8. Quel rôle jouent les souvenirs ou les motifs énergétiques après la mort ?

S'ils jouent un rôle, c'est comme des traces dans le sable : de fugaces ondulations dans le champ indivisé. Elles ne portent aucune substance propre, aucun noyau fixe, aucun support qui les posséderait.

Pour l'hypothèse du je, elles semblent intimes, parce que le je lui-même est tissé de cette même colle narrative. Lorsque cette colle se relâche, il ne reste que des échos : ni faux, ni insignifiants, mais sans centre. Un retentissement sans quelqu'un.

---

9. Qui ou quoi a peur, si le « je » n'a jamais existé ?

La peur advient comme une contraction de pensées, de nerfs, d'images, d'impulsions. Elle traverse le système comme une tempête soudaine. Il semble que quelqu'un fuie. Mais il n'y a que la figure du rêve qui court, tandis que le ciel ouvert demeure intact.

La peur est un phénomène de l'apparition — violente, étroite, parfois submergeante, et pourtant sans véritable propriétaire. Elle surgit. Elle traverse. Elle se dissout de nouveau. Non parce que quelqu'un l'aurait bien maîtrisée, mais parce qu'elle non plus n'a rien de fixe.

---

10. Comment les pratiques contemplatives aident-elles à passer de la vague à l'océan ?

Il semble qu'elles retournent le regard. Mais en vérité, il n'y a ni chemin, ni distance, ni intervalle entre la vague et l'eau. La vague n'a jamais été séparée de l'océan.

Même la question « Qui suis-je ? » est encore une vague de plus, qui se redresse brièvement puis se défait. Lorsque cela est vu, il ne reste ni chercheur ni but. Seulement l'évidence de CELA qui EST — l'océan infini qui se montre comme chaque vague et ne s'attache à aucune.

Chapitre 5

Sur l’ego et l’identité

« Est-ce que j’essaie d’être libre — ou est-ce que j’essaie de devenir quelqu’un ? »

À l’intérieur de cette dualité supposée, les deux adviennent.

Souvent, le « je » — la pensée-je — commence comme un sentiment énergétique à peine perceptible de séparation et d’identification : la conviction d’être quelqu’un, d’être ce corps-apparition doté d’un nom, de devoir devenir quelqu’un, peut-être même quelqu’un de meilleur, ou de vouloir se libérer.

Le mot *persona* — en latin, « masque » — n’a jamais désigné, à l’origine, un véritable soi. Il indiquait un rôle de scène, un masque dans le jeu, avec une histoire, une sonorité, un écho. Un jour, ce masque s’est pour ainsi dire incrusté dans la chair et s’est mis à croire, comme résonance de ce théâtre du monde, qu’il possédait une voix propre. Dès lors, le masque regarde le monde avec la conviction d’être lui-même une entité indépendante. Ainsi, de masque, il devient une entité illusoire, apparemment autonome, qui croit être séparée de tout ce qui est, de CELA.

Et soudain, nous ne voyons plus — ou plutôt : nous n’expérimentons plus sans je — ce qui EST : non plus cette énergie sauvage, brute et immédiate de l’apparition, mais nous cherchons des interprétations et les transformons en récits porteurs de sens.

Nous n’entendons plus ce qui EST inconditionnellement — ce qu’est l’amour, non l’AUM, non le son cosmique non frappé — mais nous n’écoutons plus que notre mental sensoriel, les concepts, la confirmation.

Nous — ou plus précisément : l’ego — ne voyons ni n’entendons immédiatement. Nous dérivons dans la brume de l’attribution : dans des commentaires appris, des conclusions, des

résonances mentales. Et pourtant, même cette dérive n'est ni une erreur, ni un péché, ni une fausse voie — mais simplement un événement de CELA qui EST.

À la recherche de la liberté, nous tentons souvent d'améliorer « notre » masque, de le polir, de l'ennoblir ou de le dépasser. Mais l'idée même de pouvoir perfectionner quelque chose en soi naît d'une représentation dualiste illusoire : la croyance que le corps et le nom seraient notre véritable essence.

Nous nous sentons comme des fragments séparés du Tout — comme des gouttes coupées de l'océan ; comme des reflets sans miroir de l'être. Et pourtant : une vague peut-elle jamais quitter la mer ? Un reflet peut-il apparaître sans ce qui le porte ?

Le paradoxe demeure : plus nous polissons le masque, plus nous semblons nous attacher intimement à l'identification. Le polissage lui-même devient la représentation du « je » rêvé. Non parce que le masque deviendrait plus lourd, mais parce que son éclat nous aveugle — et que nous confondons son miroitement avec la vérité.

Le prétendu chercheur spirituel qui travaille sur lui-même n'est souvent rien d'autre que le masque qui affine son propre reflet — approfondissant ainsi précisément le jeu qu'il espère voir prendre fin.

Parfois, ce que nous appelons « identité » n'est d'abord qu'une présence brute, non examinée — une étincelle originelle, inaperçue, innommée. Mais dès que cette présence se rapporte à quelque chose — un nom, un rôle, un corps, une croyance — elle se cristallise en persona, en idée de « quelqu'un ».

La pensée « je suis l'acteur » surgit — et avec elle tout le théâtre de l'identification.

« Existe-t-il un soi qui regarde — ou le regard est-il tout ce qui est ? »

Il n'existe aucun soi qui regarde.

Et « seulement le regard » n'est pas non plus simplement tout — car qui pourrait émettre une telle affirmation, ou même le savoir ?

Ainsi commence la spirale :

Qui suis-je ?
Qui est derrière ces yeux ?
Qui observe ?

Mais si l'observateur n'était qu'une autre vague de pensée ? Si toute la recherche du soi — la saisie de quelque chose de tangible, l'attachement à une idée — était elle-même le voile qui dissimule ce qui a toujours déjà été présent ?

Le « je » n'est pas la source de la vision ; il est une phrase ajoutée par la pensée, une insertion tardive du mental. Aucun soi ne regarde — il n'y a que regard. Aucun penseur — seulement pensée. Aucun sujet de l'expérience — seulement expérience.

La conscience n'appartient à personne. Elle luit sans origine et sans propriétaire. Elle n'est pas personnelle, pas une chose, impossible à délimiter. Elle est un souffle dans l'être sans miroir — un *Heka*, une présence sans nom, qui reflète tout et pourtant ne consiste en rien.

L'ego n'est peut-être rien d'autre qu'une contraction, une étincelle errante dans le rêve de l'être. Une force hallucinée sans véritable existence propre, un mantra de personnalité imaginée :

Je suis une personne.
Je suis une personne.
Je suis une personne…

Et pourtant, personne n'a jamais trouvé cet ego comme objet. Il ne subsiste que comme récit — comme un mythe qui se maintient lui-même.

« Si je cesse d'être "je" — que reste-t-il ? »

Une hypothèse ne peut pas agir de son propre élan ; tout advient simplement. Il ne reste aucune chose. Peut-être n'y a-t-il jamais rien eu — et encore moins un véritable « JE ».

Le mental ordinaire se tourne vers l'extérieur, glisse sur les surfaces des apparitions et évite le silence intérieur, comme s'il craignait de s'y dissoudre en profondeur. Mais ce silence n'est pas un vide au sens négatif. Il est ouverture — une porte sans seuil. Et même celui qui semble la franchir n'est peut-être qu'un rêve. Celui qui sait n'est qu'une vague, jamais la mer.

Quoi qu'il surgisse — l'impulsion de s'éveiller, la nostalgie de la liberté — cela apparaît comme le temps qu'il fait : spontanément, sans appel. Cela advient ; le mental dit : je veux. Mais le vouloir est déjà en mouvement avant même que la pensée ne prenne forme.

Lorsque le « je » cesse d'être « ME », il ne reste pas « toi sans ego ». Le lâcher-prise du je n'est pas quelque chose que tu pourrais faire ; cela advient parfois simplement. La figure à laquelle on croyait s'adoucit. La prise hypnotique de la personnalité se relâche.

Et ce qui demeure n’est pas « toi sans masque » —
mais : personne.

Et pourtant, rien ne se perd : le souffle circule. Les sensations s’élèvent. Les pensées apparaissent et pâlissent. Elles n’appartiennent à personne. Il n’y a que CECI — immédiateté indivisée, sans possession, étonnamment entière ; rien à saisir, rien à retenir.

Le chercheur, la recherche et ce qui est recherché ne sont pas trois. Ils sont un seul mouvement : lumière qui se courbe en curiosité ; écho qui se replie en rêve. Rien ne se tient séparé. Rien n’a jamais été réellement divisé.

Peut-être l’ego n’est-il que cette croyance erronée : je suis l’acteur. Alors qu’en vérité le « je » lui-même n’est que tout le rêve de l’être — expression, monde, jeu de l’illusionniste Māyā.

Et pourtant, la danse continue. Le masque sourit. La pièce semble se déployer. Mais derrière elle ne se tient aucun acteur — seulement une présence fluide, à la fois silencieuse et en mouvement.

En dessous, rien n’est caché.

Tu n’as jamais été quelqu’un.

Tu es CECI —
non l’observateur,
non l’observé,
seulement l’observation.

Ego et identité : Dans de nombreuses traditions spirituelles, l’ego est lié au sentiment d’agir — à ce « je » qui croit faire quelque chose. L’identité désigne les rôles, les images et les récits auxquels nous nous attachons. Tous deux sont considérés comme des constructions voilant la réalité non-duelle.

Questions & réponses sur le chapitre 5

Sur l’ego et l’identité

1. Pourquoi l’ego semble-t-il si tenace et si personnel dans la vie quotidienne ?

Que quelque chose se ressente comme personnel ne prouve pas encore que cela appartienne à quelqu'un. Le stress advient. L'amour advient. L'étroitesse, la honte, la fierté, le désir — tout cela traverse, sans qu'un véritable propriétaire soit nécessaire.

L'ego, lui aussi, n'est rien de solide ; il n'est que cet être-je ou **ME-ing** qui se confirme lui-même : une boucle familière, une habitude d'attribution, un écho dans le champ du Tout. Il paraît intime parce qu'il se rapporte constamment à lui-même. Mais cette ténacité elle aussi n'est qu'une apparition supplémentaire dans CELA qui EST.

---

2. Comment concilier l'individualité avec le champ unique de la conscience ?

Comme une lumière tombant sur de nombreuses surfaces et scintillant différemment sur chacune. Chaque assemblage corps-mental réfracte l'Un à sa manière — par empreinte, tension, mémoire, forme. Ainsi apparaît la différence.

Mais la source demeure indivisée. L'individualité n'est pas une séparation d'avec le Tout, mais une réfraction passagère de la même lumière. De nombreux reflets, un seul champ. De nombreux angles, aucune seconde réalité.

---

3. Des métaphores comme le masque ou la vague voilent-elles la simplicité du Tout ?

Elles peuvent voiler — et elles peuvent ouvrir. Les métaphores ne sont que des circonvolutions autour de l'indicible, des mouvements tâtonnants autour de quelque chose qui ne se laisse pas saisir conceptuellement. Elles sont des indications, non une arrivée.

Celui qui s'attache à l'image manque ce qui est sans image. Celui qui admire le doigt manque le ciel. C'est pourquoi, ici encore, la métaphore n'est pas l'essentiel. Elle peut indiquer — puis disparaître. Car, à la fin, cela demeure radicalement simple : il n'y a pas de « je ».

---

4. La tentative de transcender l'ego n'est-elle pas elle-même un acte egoïque ?

Oui. Car la tentative elle-même suppose déjà un acteur qui voudrait s'élever au-dessus de lui-même. Or cet acteur fait précisément partie du même rêve.

L'ego n'est pas une chose que l'on pourrait dépasser, mais un pur advenir, un réflexe qui s'affirme lui-même. Il ne peut être combattu, poli, ni héroïquement transcendé. La détente

apparaît là où il est vu qu'il n'y a ici personne qui devrait dépasser quoi que ce soit. Alors tout l'effort intérieur s'effondre en lui-même.

---

5. La question « Qui suis-je ? » renforce-t-elle inconsciemment le sentiment que quelqu'un pose la question ?

Souvent, oui. Dès que la question est saisie par la pensée, elle redresse dans le même mouvement celui qui questionne. Alors le je tourne autour de sa propre absence et se maintient précisément ainsi en vie.

La question présuppose déjà ce qu'elle cherche. Et pourtant, c'est justement là que peut se produire le renversement : lorsque devient visible que personne n'a jamais posé la question, mais que seules des questions ont surgi. Alors la recherche saisit le vide — et ne prend pas fin par une réponse, mais par l'effondrement de son centre.

---

6. Toute réflexion sur soi est-elle déformante, ou peut-elle être une porte vers une vision plus profonde ?

Tant que la réflexion part de la séparation, elle ne fait que durcir l'idée d'un soi. Alors une pensée en observe une autre et appelle cela profondeur. Mais ce n'est souvent que la boucle raffinée de la même histoire.

Il n'y a en vérité aucune « porte », car une porte suppose toujours deux côtés. Et cela serait déjà de nouveau séparation. Même ce que l'on appelle vision plus profonde n'est ni possession, ni état, ni progrès. C'est tout au plus l'amincissement soudain de l'histoire dans laquelle le je se croyait réel.

---

7. Comment la langue peut-elle indiquer ce qui se tient au-delà de la pensée ?

La langue ne peut pas le saisir — mais elle peut conduire jusqu'au bord. Elle est carte, jamais territoire ; écho, jamais l'Ouvert lui-même. Les mots peuvent relâcher quelque chose, faire brièvement trébucher la pensée, ébranler l'ordre familier. Rien de plus.

Le reste ne se produit pas par la langue, ni par quelqu'un qui la « lâcherait » correctement. Il demeure seulement la vision que toute tentative de le nommer est déjà de trop.

---

8. Comment l'éthique et la compassion naissent-elles si l'expérience n'appartient à personne ?

Non par devoir, non par possession morale, non par un je vertueux. La compassion apparaît comme tout le reste : spontanément, sans appel, comme mouvement du Tout en lui-même. La vie répond à la vie, sans devoir d'abord consulter une identité.

Le je s'attribue après coup de tels mouvements et en fait du caractère, de la bonté ou du mérite. Mais la compassion elle-même est plus ancienne que cette attribution. Elle surgit comme une résonance naturelle — immédiate, silencieuse, sans calcul.

---

9. La continuité du soi est-elle une fiction utile ou une expression du Tout ?

Les deux — et, en fin de compte, ni l'un ni l'autre tout à fait. Elle est fiction, parce qu'il n'existe aucun centre fixe qui dirige tout cela. Et pourtant, elle apparaît comme expression du Tout, de la même manière qu'un rôle de théâtre n'a de signification que dans le jeu.

Le personnel n'est pas faux ; il n'est simplement pas ce pour quoi il se prend. Il est une condensation provisoire, un récit utile, un visage fait de temps — translucide, fonctionnel, sans noyau propre.

---

10. Quel rôle jouent l'intention ou la pratique dans la réalisation ?

L'intention apparaît comme le vent traversant les nuages : sans propriétaire propre, sans origine fixe. Si la pratique advient, elle aussi n'advient que comme partie du courant. Elle ne produit pas ce qui a toujours déjà été le cas.

La réalisation n'est pas le salaire de l'effort, ni le fruit d'un chemin, ni le mérite du chercheur. Elle est l'apparition de ce qui n'a jamais manqué. La pratique peut y surgir — non comme cause, mais comme expression. Un pas de danse qui ne s'est jamais tenu hors de la musique.

Chapitre 5.1

Le « je » s'est peut-être simplement fatigué. Même les questions ont peu à peu perdu leur souffle. L'élan vers le sens, vers le foyer, vers une fin, s'est estompé comme un écho. Pas de désespoir. Pas de paix. Seulement la résonance discrète d'une poussée intérieure qui se dissout dans le silence.

« Je suis », « j'étais », « je serai » — tout cela n'est plus qu'un arrière-goût, une faible lueur de quelque chose qui n'a jamais eu de véritable substance.

Chaque fois que je suis rejeté dans un sentiment de « JE », il devient d'autant plus évident combien tout l'intérêt porté à la recherche ou à l'illumination est devenu insignifiant. Il n'y a que la respiration. Pas de je. Pas de non-je. Pas de seuil. Pas de révélation. Pas de faute. Pas de mérite. Pas de recherche — seulement l'écriture. Pas de cause — seulement un événement.

La recherche ne s'est pas simplement arrêtée ; elle s'est transformée. Elle n'a plus été vécue comme une poussée existentielle, mais plutôt comme une écriture en réponse. Le vieux muscle de la quête se contracte encore parfois, bien que l'idée d'un but se soit depuis longtemps effacée. Peut-être ce texte naît-il précisément de ce réflexe — d'un écho de nostalgie. Ou peut-être même cette nécessité d'écrire n'a-t-elle jamais été rien d'autre qu'un événement écrit.

Sans commentaire :

Je ne suis ni ce corps ni ce je.

Le jour commença sans avoir jamais été né ni pensé. Mille yeux — ou peut-être aucun — s'ouvrirent. La lumière tomba sur un mur ; des images bougèrent, mais aucune signification ne fut exigée.

Que restait-il ?

Pas de « JE », pas de centre que l'on aurait pu voir ou sentir, pas de raison qui aurait expliqué quoi que ce soit. Et pourtant quelque chose semblait apparaître : un corps, une perception de

ce monde. Mais aucune pensée, aucun commentaire ne venait s'interposer entre l'expérience et ce qui était expérimenté.

La vie vivait simplement.

Le corps bougeait, s'étirait dans la lumière du matin, respirait, sentait une traction sourde dans le dos. Rien ne cherchait du sens. Aucun souvenir ne réclamait l'attention. Aucun avenir ne se pressait au-devant ; aucun passé ne demandait à être travaillé.

Si la maladie était là, elle était simplement là — une pression, une brûlure, une tension — sans histoire. Une bouche sèche apparaissait comme soif. L'impulsion : de l'eau. Ou peut-être du vin. Mais même ce désir ne portait d'abord aucune histoire — du moins tant que ma femme ne me voyait pas boire un autre verre.

Ce n'est pas le corps qui questionne ou qui cherche. Il ne connaît pas de « pourquoi ».

Ce qui reste, ce sont des tensions — la simple vibration du fait d'être vivant. Peut-être des névroses, peut-être un fin tremblement sous la peau, un léger battement dans le cœur, une note qui ne s'éteint pas. Non par manque, mais par vie. La vie telle qu'elle a toujours été : brute, vibrante, douce.

Pas de but.
Pas d'éveil.
Pas de Dieu.
Pas de je.

Seulement cette chair qui respire, ce maintenant qui pulse.

Et rien ne manque.

Peut-être le « je » n'a-t-il jamais disparu. Peut-être n'a-t-il jamais été là — seulement un flux de rétroactions, une danse de commentaires, des mouvements qui se replient sur eux-mêmes.

Ce qui semble encore résonner maintenant n'est qu'un écho — il n'appartient à personne et ne laisse rien derrière lui. Les pensées apparaissent sans auteur. Les questions surgissent, mais personne ne les pose. Les mouvements se déploient comme si quelque chose se vivait soi-même — vide, sans fondement, sans direction.

Le « je » ne se montre ni comme chose ni comme fonction. Il n'y a rien à lâcher et personne qui pourrait lâcher. Ce qui advient ressemble plutôt à des motifs circulaires qui n'ont jamais réellement existé — pas de centre, pas de voile qu'il faudrait lever. Seulement répétition, un tourbillon spontané d'images qui ne se reconnaissent pas entre elles.

Ce qui reste est un jeu sans joueur — un tissu d'hypothèses pris dans lui-même. Et même si, au milieu de cela, quelqu'un semble être ressenti, cela aussi n'est qu'une partie du jeu. Pas d'erreur. Pas d'échec. Seulement ce qui apparaît.

Religio signifie littéralement : « relier en arrière », « rattacher ». Mais qu'est-ce qui pourrait jamais être rattaché, si rien n'a jamais été séparé ?

Il n'y a rien à ramener. Aucun lien à rétablir. Aucune séparation à guérir. Il n'y a jamais eu de rupture — peut-être seulement la pensée d'une rupture. Aucune origine perdue. Personne ne met cette boucle de commentaires en marche.

Rien ne doit être résolu. Aucun mal n'attend d'être délivré.

L'enfant, apparemment né, n'a jamais été réellement séparé — non né, intact, innocent, entier. Il ne connaît aucun manque. Il est complet avant même que quelqu'un ose mettre en question sa complétude.

Et pourtant, il sera bientôt instruit — non dans la vérité, mais dans la grammaire du manque. Il apprend à parler, à se parer, à rivaliser, à chercher, à s'améliorer, à se dépasser.

Le drame ne commence pas avec la naissance, mais avec l'idée :

« Je suis. »

Avec la première référence à un centre qui n'existe pas.

De ce « JE » naît un « TU ». Le monde s'éveille — et le langage commence son œuvre. Une carte apparaît, mais sous elle il n'y a pas de territoire.

Religion, spiritualité, psychologie — rien de tout cela n'est « faux ». Mais tous ces systèmes naissent du même malentendu : qu'il y aurait quelqu'un à sauver, à améliorer ou à transcender.

C'est comme si l'on continuait à dessiner des vagues sur un lac depuis longtemps redevenu immobile.

Si personne ne décide — d'où pourrait venir la faute ?

Aucun « JE » n'est jamais né ; aucun n'a donc pu se tromper. Que reste-t-il alors du prétendu karma ? Rien qu'un motif narratif — une logique de cause et d'effet, construite pour un sujet qui n'a jamais vraiment été là.

Le « libre arbitre » n'est qu'un autre nom pour une idée incapable de se soutenir elle-même — une béquille par laquelle le « je » se met en scène comme origine. Pourtant, tout advient simplement : sans centre, sans acteur.

Ce n'est qu'ensuite qu'apparaissent les explications :

J’ai choisi.
J’aurais pu agir autrement.

Ainsi naissent la responsabilité, le poids, l’identité et la honte.

J’aurais dû…
Il me faut encore…
Je vais…

Formules d’une pression intérieure que personne n’exerce jamais vraiment.

Même l’effort spirituel devient la boucle suivante. Le « je » se vit comme « pas encore arrivé », croit à un chemin, à un manque, à un but. Mais cela aussi est illusion. Pas de progrès. Pas d’état. Pas d’éveil pour qui que ce soit. Seulement cet unique mouvement sans but — sans fondement, vide et entier.

Un jour, même la recherche pâlit — non parce que quelque chose aurait été trouvé, mais parce qu’il ne reste plus de chercheur.

Le vent souffle.
Le cœur bat.
Les pensées passent comme le temps qu’il fait.

Mais personne ne l’appelle plus « ma vie ».

Ce n’est pas un état particulier, pas la paix, pas l’unité — seulement des mots qui n’ont jamais vraiment pu tenir. Et même si quelqu’un tente encore de leur donner du poids, cela aussi se dissout de nouveau.

Que reste-t-il ?

Une dérive à travers des espaces fugitifs.
Un voir sans centre.
Un son.
Une lumière.
Un parfum.

Mais personne ne demeure pour retenir.

Il en a toujours été ainsi. Maintenant comme autrefois, lorsque l’on croyait encore que quelqu’un était ici.

Peut-être est-ce précisément cela, l’indicible :

que rien ne s’est jamais produit —
et pourtant tout advient.

Pour personne.

Note

Ego, karma et volonté : Dans de nombreux enseignements non duels, le karma et le libre arbitre sont considérés comme des concepts qui n'ont de sens qu'à l'intérieur de l'illusion d'un soi séparé. Là où il n'y a pas d'acteur, la faute et le mérite se dissolvent, et la vie apparaît comme un événement spontané, impersonnel.

Questions & réponses sur le chapitre 5.1

Sur l'ego et l'identité

1. Y a-t-il jamais eu un véritable « chercheur » ?

Non. Il n'y a jamais eu de véritable chercheur. Le je et la recherche n'ont toujours été que des hypothèses — un écho qui se prenait lui-même pour une voix. Pensées, impulsions, nostalgie, mouvement surgissaient, puis étaient après coup appropriés par un centre imaginé.

Le chercheur appartient à l'histoire que la recherche se raconte à propos d'elle-même. Lorsque cette histoire retombe en elle-même, il ne reste que la vie : sans centre, sans but, sans personne qui devrait arriver.

---

2. Comment décrire cette immédiateté sans narrateur fictif ?

À vrai dire, cela ne se décrit pas — et pourtant cela advient. Dès qu'il y a description, un « je » semble apparaître, un locuteur, un point de vue. Mais cela aussi n'est qu'une boucle de plus, un bref nœud dans le courant.

Le langage demeure dualiste, mais il peut devenir translucide : léger comme du verre, indicatif, non possessif. Il peut parler en images, au bord du silence, de sorte qu'un nouveau je ne s'enroule pas aussitôt dans la phrase. Il ne peut rien faire de plus.

---

3. Qui choisit les mots, si l'écriture est un réflexe ?

Personne. Les mots tombent comme la pluie, sans cause centrale, sans rédacteur intérieur qui les posséderait vraiment. Ils surgissent, s'assemblent, disparaissent. Parfois, pendant l'écriture, un je intellectuel vacille encore — mais cela aussi n'est qu'une vague de plus à la surface du même espace.

Écrire n'est pas l'œuvre d'un auteur, mais un événement : cela monte du silence et y retombe.

4. La morale a-t-elle encore une signification sans acteur agissant ?

Non plus comme commandement adressé à un soi séparé. La morale, telle qu'on la comprend habituellement, présuppose des acteurs, des décisions, la faute et le mérite. Lorsque cette hypothèse tombe, la structure rigide du devoir et du « il faut » se brise elle aussi.

Mais la sollicitude ne disparaît pas pour autant. Au contraire : la compassion peut apparaître plus immédiatement, parce qu'aucun je ne se tient plus entre les deux pour calculer, juger ou s'attribuer une vertu. Ce qui demeure n'est pas la morale au sens étroit, mais la justesse naturelle de la vie avec elle-même.

---

5. Le commentaire intérieur est-il toujours un obstacle ?

Non. Le commentaire n'est pas le problème ; il n'est qu'un bruit de plus dans le courant. Il ne devient obstacle que lorsqu'il est pris pour la réalité, lorsque l'écho se gonfle jusqu'à se prendre pour la vérité.

Sans cette confusion, il demeure un bruit de fond : tantôt fort, tantôt faible, mais sans lourdeur contraignante. Il peut apparaître sans qu'il soit nécessaire de le croire.

---

6. Toute description de « l'éveil » est-elle une déformation ?

D'une certaine manière, oui. Dès que l'on en parle, surgissent presque inévitablement un avant et un après, un chemin, un événement, une figure qui « s'éveille ». Et c'est précisément là que commence déjà la déformation.

Car l'éveil n'est pas un état particulier, mais la vision que la séparation n'a jamais réellement existé. Les mots n'atteignent jamais l'essentiel ; ils le déplacent, le contournent, le manquent de manière féconde. On peut néanmoins en parler — tant qu'il reste clair que cette parole elle aussi n'est qu'un doigt pointé, et jamais le Tout lui-même.

---

7. Ton écriture est-elle une déconstruction philosophique ?

Elle peut en avoir l'air, mais elle ne s'y épuise pas. La déconstruction montre que sous nos réseaux de significations ne repose aucun fondement fixe. Ici, pourtant, il s'agit de plus qu'une analyse : peut-être n'y a-t-il jamais eu de « territoire » auquel la carte aurait pu renvoyer.

L'écriture demeure alors un jeu de signes — créateur, tâtonnant, ouvert — sans prétendre saisir une réalité objective. Elle montre tout au plus à quel point le cadre lui-même était déjà vide.

8. Quel rôle jouent les rituels lorsqu'ils reposent sur des malentendus ?

Ils ne sont eux aussi qu'un événement. Les rituels peuvent consoler, ordonner, ralentir, faire naître de la beauté. Ils ne sont pas vrais, mais cela ne les rend pas sans valeur.

Ils deviennent problématiques seulement lorsque le jeu devient possession, le geste dogme, le symbole réalité. Ils restent libres là où ils sont portés légèrement — comme un enfant qui construit un château de sable et rit lorsque la mer le reprend.

---

9. Une expérience comme la douleur peut-elle être entièrement libre de récit ?

Oui. Et c'est précisément en cela qu'elle est souvent sans spectacle. La douleur brûle. La soif mène vers l'eau. Les larmes coulent. Tout cela peut advenir sans qu'une histoire en soit aussitôt faite, sans l'ajout : « cela m'arrive à moi ».

Alors la sensation demeure brute, directe, passagère. Elle ne possède rien et n'exige rien. C'est justement pourquoi elle est ouverte — sans narrateur, sans centre, sans celui qui devrait la retenir.

---

10. Comment vivre avec le paradoxe que rien n'arrive, et pourtant tout arrive ?

Non comme la solution d'un problème de pensée. Le paradoxe ne demande pas à être résolu, mais à être vu à travers.

La respiration advient. Marcher advient. Trouver, perdre, écrire, se taire — tout surgit, et pourtant rien n'appartient à qui que ce soit. La souffrance se relâche non parce que quelque chose de nouveau serait venu s'ajouter, mais parce que personne ne la condense plus en propriété.

Ce qui demeure n'est pas un état particulier, mais un étonnement silencieux : devant la légèreté avec laquelle tout apparaît — et disparaît de nouveau pour personne.

Chapitre 6

Sans ce je magnétique, aucune tension électrisante ne s'éveille face à l'information. C'est seulement ainsi que naît la relation — attraction, répulsion, condition. Lorsque cet être-je, ce **ME-ing**, se dissout, toute tension se décharge — tout repose dans un silence inconditionné. À quoi pourrais-je me frotter, contre quoi pourrais-je buter — si je ne suis pas ? Dans cette ouverture sans effort, tout est étonnamment neuf.

D'où viennent toutes ces informations ? Peut-être sont-elles depuis toujours inscrites dans ce que l'on nomme l'univers-bloc, tandis que moi — l'ego apparu — j'essaie de refléter le chaos de manière ordonnée. Nous tissons autour de cela des boucles de commentaires : pour comprendre, accepter, refuser ou transformer — encore et encore.

Ici advient le miracle de la supraconduction : tant que le « je » est actif, il agit comme une résistance électrique dans le courant de l'apparition. Il produit de la friction par le jugement, l'hésitation et le souvenir. Mais lorsque cette résistance s'effondre, la perception devient immédiate. Sans le frottement de l'hypothèse du je, il n'y a plus de délai entre l'événement et la conscience. Le système devient traversant ; nous ne lisons plus des histoires, nous lisons des vagues — immédiatement, sans évaluation, comme dans un état de supraconduction intérieure.

Il semble alors que ce « je » comprenne enfin l'incompréhensible. Et pourtant, il ne comprend CELA qu'en apparence — de manière limitée, au fond délirante : par un cercle sans fin d'interprétations sur la manière dont le monde pourrait fonctionner. Le « je » limite ce monde illimité afin de pouvoir croire que, dehors, quelque chose de réellement réel l'attend. Mais cela aussi n'est qu'un événement — indivisé, intact, entier.

Chaque prétendu moment est frais — et pourtant jamais né. Il ne s'éveille pas depuis une ligne temporelle, ne vient pas du passé et ne conduit pas vers l'avenir. Il n'est pas une pause entre deux secondes, mais l'effondrement de tout « avant » et de tout « après » — l'intemporalité apparaissant comme maintenant.

Ce que nous appelons mémoire est un jeu d'échos et d'images ; des motifs qui se déploient dans l'esprit, sans origine véritable, sans propriétaire. Ces formes vibrantes — fragments de quelque chose d'incommensurable — s'élèvent depuis un espace où le temps et le soi se

dissolvent. Elles ne sont ni nouvelles ni anciennes, mais des reflets dans un miroir sans limites.

Le mental aime la continuité. Il nomme, relie et compare — c'est son langage, non la réalité. Rien ici ne se produit dans le temps ; cela apparaît seulement comme temps — pour un je supposé. Donc pour personne.

Bien avant que les histoires ne forment un soi, il y avait un savoir plus profond — une appartenance sans frontières. Un monde de rythme et de son, de silence et de présence partagée, où aucun centre séparé n'existait encore.

Mais tu n'es pas prisonnier des échos. L'écho n'est qu'une autre vague dans le rêve d'être quelqu'un. Il passe comme la brume après le son d'une cloche. Le moment n'est ni nouveau, ni ancien, pas même un « moment ». Ce que tu appelles « maintenant » n'est pas un point sur une ligne — c'est un champ sans limites. Un éclair ne frappe pas dans une succession. Il illumine, simplement.

« Si le passé et l'avenir ne sont que des pensées — où suis-je alors ? »

Tu n'es pas dans le temps. Le temps apparaît en toi — non comme personne ou comme histoire, mais comme champ ouvert dans lequel le temps vient et s'en va. L'horloge tic-taque. Le corps vieillit. Les feuilles tombent. Pourtant, celui qui semble observer tout cela n'est qu'une hypothèse. Sans narrateur, il n'y a que le événement.

Le passé est mémoire — un événement. L'avenir est imagination — un événement. Tous deux sont peints par le cerveau, mais tu n'es pas lié au cerveau. Tu n'es pas un processus fait d'étiquettes et d'horodatages. Tu ne chevauches pas le temps comme un train. Il n'y a ni rails, ni train, ni passager — seulement CECI : ce qui s'engendre sans fin comme mouvement, silence, changement.

Peux-tu exister sans te souvenir de qui tu étais ? Il n'y a pas de « je » qui se souvienne — seulement de la mémoire qui vient et qui repart. Même sans nom ni passé, la vie respire, les yeux clignent, les mots surgissent. La vie n'a pas besoin d'identité.

Dans la démence, le « je » ne se perd pas — il devient visible qu'il n'a jamais été là. Dans l'éveil, le « je » n'est pas effacé — il est vu à travers. Aucune personne ne s'éveille. Aucun soi ne se dissout. Ce qui reste est ce qui a toujours été : personne — et pourtant tout.

La mémoire n'est pas ton noyau, mais une fonction dans le jeu du rêve. Lorsqu'elle pâlit, ce que tu es demeure intact. Tu n'es pas un fil tissé de souvenirs, mais l'espace dans lequel la mémoire scintille. Tu n'as jamais été celui que tu croyais être. Et tu n'as pas à l'être.

Lorsque même le souvenir tombe dans le silence, il ne reste pas la fin de la pensée, mais le commencement de l'indicible. Sous le voile scintillant du temps, il n'y a aucun gardien des souvenirs — seulement la mémoire elle-même, qui surgit et se dissout comme une vague sans rivage.

Tu n’es pas le vacillement, pas l’ombre sur la paroi de la caverne, mais la vastitude dans laquelle chaque vacillement s’élève et disparaît — un océan silencieux sans bords, sans passé ni avenir, dans lequel chaque instant est le Tout : maintenant sans fin. Le soi n’est qu’un motif dansant dans le jeu cosmique — mais aucune étoile, aucun voyageur ne s’y déplace. Seulement la clarté silencieuse qui a toujours déjà été.

Cela n’est pas une perte, mais un dévoilement ; une douce dissolution de toutes les frontières, dans laquelle les murs imaginés du temps et de l’identité fondent dans l’être sans couture. Ici, il n’y a ni chercheur ni chose cherchée — seulement l’événement sans limites de la présence : intemporel, sans racine, non revendiqué. Tu n’as jamais quitté cet espace. Tu n’as jamais été séparé. Tu es le Tout intact.

Temps, mémoire et espace-temps : Le temps et la mémoire façonnent notre perception du passé et de l’avenir et naissent au sein de la conscience. D’un point de vue scientifique, la mémoire encode et rappelle des informations, tandis que le temps et l’espace sont indissociablement liés à la matière et à l’énergie dans l’espace-temps. Ces deux perspectives montrent que notre expérience de la réalité est inséparable de l’esprit et de l’univers.

Questions & réponses sur le chapitre 6

Sur le temps et la mémoire

1. Tu écris : « Chaque prétendu moment est frais, et pourtant il n’est jamais réellement né. » Cette fraîcheur est-elle perceptible par elle-même, ou n’est-elle reconnue qu’après coup — une fois levé le voile du « soi » ?

La fraîcheur n’est pas reconnue plus tard. Elle est précisément là où personne n’est présent pour comparer, classer ou déjà transformer l’instant en souvenir. Dès qu’un « je » l’enregistre, elle est déjà tombée dans le temps — nommée, rangée, à demi passée.

La fraîcheur n’advient pas pour un percevant ; elle est l’ouverture immédiate elle-même. Lorsqu’elle est reconnue, son écho commence déjà. Elle n’a plus alors le goût de l’origine, mais celui de l’histoire — comme une bière restée trop longtemps ouverte.

---

2. Si la mémoire et l’attente ne sont que des boucles de pensée qui façonnent pourtant le comportement, le langage et le quotidien — l’illusion a-t-elle alors une utilité ? Ou cette utilité elle-même fait-elle partie du rêve ?

La prétendue utilité n’apparaît qu’à l’intérieur du même rêve. Planifier, s’orienter, apprendre — tout cela semble avoir du sens pour un je qui se comprend comme acteur. Mais ce centre lui-même n’est qu’une partie de la boucle.

En vérité, images, pensées, décisions et actions surgissent simplement — sans propriétaire, sans administrateur intérieur. Le quotidien se déploie comme un vol qui n'a pas besoin de carte. L'illusion possède sa propre logique interne, mais elle n'appartient à personne et ne sert aucun but véritable.

---

3. Le langage — par nature séquentiel et lié au temps — peut-il jamais indiquer directement l'intemporalité sans renforcer subtilement l'idée de mouvement ou de devenir ?

Directement : non. Le langage arrive toujours trop tard. Il ne nomme que ce qui est déjà en train de disparaître. En ce sens, chaque mot est déjà mémoire.

Et pourtant, le langage peut conduire jusqu'au bord. Il peut révéler sa propre impuissance, se rendre lui-même transparent, jusqu'à ce qu'entre les significations quelque chose s'ouvre qui ne peut plus être dit. Là, la compréhension ne s'achève pas en savoir, mais en arrêt. Et c'est précisément cet arrêt qui est son indication la plus honnête vers l'intemporel.

---

4. Tu suggères que la vie « n'a pas besoin d'identité pour se mouvoir ». Pourtant, l'identité ne sert-elle pas souvent de liant pour les relations, les récits et la création de sens ? La disparition du « je » est-elle compatible avec l'intimité humaine ?

Ce qui relie les relations n'est pas un propriétaire, mais l'événement lui-même : contact, réponse, proximité, sollicitude. L'identité au sens brut — le simple fait d'être — n'est pas le problème ; c'est la persona qui se superpose et veut tout transformer en possession.

L'intimité n'a pas besoin d'un je qui l'administre. Au contraire : là où personne ne doit plus se protéger, se justifier ou retenir, la rencontre peut devenir plus immédiate — plus silencieuse, plus profonde, plus nue. Les histoires peuvent continuer d'apparaître, mais elles perdent leur propriétaire. Alors la relation n'est plus un contrat, mais une danse sans gestionnaire.

---

5. L'idée que « tu n'es pas dans le temps, mais que le temps apparaît en toi » remet en question la grammaire même de la perception. Est-ce seulement un renversement poétique, ou cela indique-t-il une structure métaphysique plus profonde — où l'espace-temps ne serait pas fondamental ?

C'est plus qu'un renversement poétique, mais moins qu'une théorie. C'est une indication issue d'un voir immédiat : le temps n'apparaît que comme pensée, mesure, trace de mémoire et d'attente. L'espace de même.

Tous deux paraissent réels tant qu'un je les habite. Mais sans ce centre, il ne reste aucun contenant dans lequel quelque chose devrait « se dérouler ». Passé, présent, avenir — ce sont des marques dans le rêve du mental. Ce qui est ne s'écoule pas à travers le temps ; le temps lui-même n'est qu'une forme fugitive dans l'intemporel.

---

6. Tu décris la mémoire comme « une couche », non comme une essence. Si cette couche s'amincit et que la communication se défait — la présence inchangée demeure-t-elle encore accessible, ou l'absence de langage la rend-elle inaccessible en apparence ?

Elle n'est pas accessible, parce qu'elle n'a jamais été perdue. Ne serait accessible que quelque chose qui se trouverait à l'extérieur et devrait d'abord être atteint. Mais CELA qui EST n'a besoin ni du langage ni de la mémoire, ni du nom ni de la compréhension.

Les pensées peuvent pâlir, les noms disparaître, l'orientation se briser — et pourtant l'Innommable demeure intact. C'est précisément là où la mémoire s'amincit que se montre parfois d'autant plus clairement que la vie n'a pas besoin d'histoire pour être. Ce n'est pas l'absence de langage qui le voile ; bien souvent, c'était plutôt le langage lui-même qui faisait voile.

---

7. Tu écris : « Aucune personne ne s'éveille. Aucun soi ne se dissout. » Comment cette vision se situe-t-elle par rapport aux voies spirituelles traditionnelles qui parlent d'étapes, de purification ou d'éveil comme processus ?

Elle se tient de travers par rapport à elles. Car toute voie présuppose déjà quelqu'un qui la parcourt. Chaque étape, chaque purification, chaque devenir spirituel a besoin d'un je qui se développe. Or c'est précisément ce je qui est l'hypothèse autour de laquelle tout tourne.

Ce que l'on appelle alors « éveil » n'apparaît que comme une histoire de plus dans le rêve de la séparation. Peut-être une belle histoire, peut-être une histoire utile — mais une histoire tout de même. Aucune personne ne s'éveille. Aucun soi ne se dissout. Tout au plus disparaît le récit selon lequel quelqu'un aurait jamais été voilé.

---

8. Si l'identité n'est qu'une « constellation scintillante de pensées » — le soi narratif remplit-il alors une véritable fonction, ou n'est-il qu'un sous-produit du langage et du conditionnement ?

Il ne remplit aucune fonction propre et indépendante. Il fait partie du flux narratif lui-même — comme un personnage qui croit diriger l'intrigue alors même qu'il est porté par elle.

Le langage et le conditionnement donnent à ce centre une densité apparente ; ainsi naît le sentiment d'être quelqu'un. Mais cette densification n'est pas fausse, seulement sans substance. Elle est un reflet passager dans le courant des apparitions : utile dans le jeu, vide en son noyau. Le soi narratif n'est pas détruit. Il est vu pour ce qu'il a toujours été — une phrase ajoutée, scintillante, sans origine propre.

---

9. Quel rôle joue la beauté — si elle en joue un — dans cet événement ? La forme poétique de ton écriture ne pointe-t-elle pas seulement vers une intuition, mais aussi vers une résonance esthétique avec l'indicible ?

La beauté est peut-être le plus discret consentement de la forme à sa propre absence de forme. Elle n'a besoin ni d'un spectateur ni d'un but. Elle ne rayonne pas pour plaire, mais parce que rien en elle ne résiste.

Les mots ne peuvent expliquer ce rayonnement, mais parfois ils le reflètent — comme une eau immobile reflète le ciel sans jamais le toucher. Alors la poésie ne devient pas énoncé, mais résonance de l'indicible. La beauté n'est pas une preuve d'intuition. Elle en est plutôt le parfum.

---

10. Et enfin : s'il n'y a vraiment personne ici — et s'il n'y a jamais eu personne — comment l'apparition de questions, de poésie ou de compassion peut-elle alors seulement surgir ? Qu'est-ce qui meut la vague, s'il n'y a pas de vent ?

Rien ne la meut — et pourtant elle danse. Il n'y a pas d'origine ultime, pas de plan, pas de guide caché. Et pourtant apparaissent questions, compassion, poésie, son et couleur. Non pour quelqu'un, non par manque, mais comme le jeu de l'apparition elle-même.

La vague ne se soulève pas parce qu'elle l'aurait décidé. Elle est simplement l'eau sous cette forme, en cet instant. Ainsi, la poésie et la compassion ne sont pas des accomplissements d'un soi, mais l'expression du même événement sans fondement. Ce n'est pas une énigme à résoudre. C'est le miracle qui n'a pas besoin de s'expliquer.

Chapitre 7

Sur le silence et le non-dire

« Et si la réponse était le silence ? »

Et s'il n'y avait tout simplement aucune réponse ? Aucun silence, aucun état, aucune position que l'on pourrait adopter ? Et si nous étions sans perspective, sans même pouvoir « posséder » cet état ? Peut-être que tout ce qui est n'est qu'une hypothèse. Peut-être que, dans ce silence, toutes les semences potentielles de pensée reposent déjà dans ce que l'on appelle l'univers-bloc, prêtes à être éveillées.

Ce silence — ou CELA qui EST — existe depuis toujours, mais non comme tu te l'imagines. Il n'est pas simplement l'absence de son ; il vibre d'un chant non né. Simon & Garfunkel l'ont esquissé en quelques mots : *Hello darkness, my old friend* — et quelque part, là-dedans, demeure encore le retentissement du *sound of silence*.

Pourquoi l'être-je, le **ME-ing**, ne peut-il pas demeurer longtemps dans le silence ? Parce qu'il doit se maintenir lui-même. Il remplit le vide d'un léger bourdonnement de vouloir, de contrôle et d'histoire. À peine le silence apparaît-il que le je commente : « Maintenant, je suis silencieux. » Mais cela aussi n'est que du bruit — le mental qui se parle à lui-même.

Déjà le désir de silence est agitation ; un mouvement du soi qui cherche une récompense : paix, vide, repos. Mais un silence voulu est déjà perdu. Le véritable silence ne peut être choisi. Il se révèle lorsque plus personne ne choisit. Il n'est ni but ni accomplissement, mais le fond sans fond — non pas sous le mouvement, mais au cœur même de celui-ci. De lui naissent les mots, la pluie, le rire. Il enfante tout et ne retient rien. Il n'est pas la fin des questions — mais l'extinction de celui qui questionne.

« Ai-je peur du silence — ou de disparaître en lui ? »

Le mental murmure : « Si j'arrête de penser, je vais me dissoudre. » Mais il n'y a pas de « toi » qui pourrait disparaître. Tu n'as jamais été le penseur ; tu es une hypothèse apparaissant au sein du silence. Tout est déjà déployé — déjà écrit — dans cet univers-bloc holographique.

Celui qui a peur s'accroche au je magnétique, à la tension intérieure, et se perd dans la mémoire, l'identité et l'effort. Lorsque cette résistance à la profondeur du silence se relâche, il ne reste aucun « nouvel » état, mais seulement le silence lui-même. Aucun soi ne doit mourir, car aucun soi n'est jamais né. Le silence est la fin de la séparation. Dans la supraconduction de la présence, le corps continue de bouger, les pensées apparaissent, mais elles ne sont plus revendiquées comme « miennes ».

Le silence n'est pas passif. Il n'est pas figé. Il n'est pas le contraire du mouvement. Il est l'événement avant toute forme, le rythme derrière le rythme, le son avant le chant. Tu ne peux ni le posséder, ni le consommer, ni le retenir, car tu n'en as jamais été séparé. Tu es la cavité dans laquelle tout chante.

Ce silence n'est pas doux. Il est absolu — ni paix ni agitation, ni lumière ni obscurité. Simplement CELA. Il n'est rien que l'on puisse atteindre. Il est ce que tu es — avant même que tu ne l'aies jamais appelé « silence ».

Que reste-t-il dans le silence ?

Rien (*No-thing*).
Tout (*Every-ness*).
Seulement la fin des définitions.
La fin de la recherche.
La fin de l'écho qui se nomme lui-même « je ».

Dans ce silence, les oiseaux chantent encore. La bouilloire siffle. Le chien aboie. Mais il n'y a plus de récit intérieur qui relie tout cela — plus de « toi » central qui interprète la scène. La vie continue de s'écouler, mais l'observateur — et avec lui la prétention à l'observation — a disparu. Avec cette disparition, le fardeau se dissout ; plus de sacs remplis de problèmes qu'il faudrait porter. Il n'y a aucun centre pour porter le poids. Ce silence ne retient rien — et c'est précisément pourquoi il contient tout.

Silence et non-dire : Dans de nombreuses traditions spirituelles, le silence n'est pas seulement l'absence de bruits, mais l'état primordial de la conscience, d'où toutes les formes procèdent. Le véritable silence signifie le tarissement du commentateur intérieur, par lequel le monde est expérimenté dans sa réalité immédiate et indivisée.

Questions & réponses sur le chapitre 7

Sur le silence et le non-dire

1. Tu dis : « Le véritable silence ne se choisit pas. Il se révèle lorsque personne ne choisit. » Mais peut-on reconnaître un tel silence sans l'encadrer comme expérience — et cet encadrement ne réintroduit-il pas déjà le « je » ?

Oui — c'est précisément là que se trouve le piège. Dès que le silence est encadré comme expérience, un centre est déjà posé de nouveau, qui veut l'enregistrer, le conserver ou le répéter. Il est alors déjà devenu un état, déjà à moitié possession.

Le véritable silence n'apparaît pas pour quelqu'un. Il n'est pas l'objet d'une expérience, mais la fin de celui qui expérimente. C'est pourquoi il ne peut pas vraiment être reconnu. Il n'est là que là où plus personne n'est présent pour en faire quelque chose. Tout le reste est déjà commentaire. Restons plutôt silencieux.

---

2. Si même le désir de silence est une perturbation, une intention quelconque — même celle de la vérité — peut-elle être libre d'une structure egoïque ?

Tant que l'intention apparaît comme un mouvement vers un but, elle porte déjà en elle la séparation. Il y a alors un ici et un là-bas, un sentiment de manque et une promesse. Même le désir de vérité reste d'abord pris dans ce schéma. Il appartient à la géométrie intérieure du je : un élan qui se tient lui-même pour nécessaire.

Et pourtant, même cet élan n'est qu'un événement. Peut-être une feuille tourne-t-elle seulement dans le vent, et soudain plus aucune ombre ne retombe. Alors il ne reste pas une « vérité atteinte », mais seulement la lumière — sans personne pour la posséder.

---

3. Tu écris : « Le silence n'est pas doux. Il est absolu. » Cela remet en question le cliché spirituel selon lequel la paix serait douce ou consolante. Comment les lecteurs peuvent-ils distinguer entre un silence qui libère et un silence qui anesthésie ?

Peut-être ne le peuvent-ils pas. Car cette distinction elle-même réclame de nouveau un centre qui vérifie, évalue, se sécurise. Libération et anesthésie ne sont d'abord que des concepts dans le rêve du je.

Le silence absolu ne se tient ni du côté de la consolation ni du côté de la dureté. Il est ouvert à tout — douleur, joie, resserrement, vastitude, consolation, bouleversement — sans devenir lui-même un état. Il ne libère pas quelqu'un. Il laisse tout au plus tomber la question de savoir qui voulait seulement être libéré.

---

4. Le silence que tu décris n'est pas vide, mais plein — il enfante tout. Cela signifie-t-il que créativité et silence ne sont pas opposés, mais inséparables ?

Oui. La créativité n'est pas une interruption du silence, mais son mouvement. Mots, images, musique, gestes — rien de cela ne tombe hors de lui, tout s'élève en lui, comme les vagues dans la mer.

Le silence est vide et surabondant à la fois : aucune chose, et pourtant origine de toute forme. Il n'a rien à produire pour être créateur. Tout ce qui apparaît est déjà son expression. Non pas malgré le silence — mais à partir de lui.

---

5. Si le mental nomme le silence « mort », comment rencontrer sa peur sans la transformer en un nouveau récit — une autre boucle d'évitement ou de transformation ?

En voyant que même la peur ne fait qu'apparaître. Non comme ennemie, non comme message, non comme épreuve — mais comme mouvement, comme tremblement, comme vague dans le système. Dès que le je en fait « ma peur », la boucle commence : évitement, interprétation, contrôle, technique spirituelle. Alors une seconde histoire pousse sur la première.

Mais la peur elle-même n'a pas besoin de narrateur. Elle surgit, se tend, puis disparaît de nouveau. Le silence ne l'enlève pas. Il la laisse simplement advenir, sans lui donner de centre.

---

6. Tu dis que l'observateur et l'observation disparaissent. Cela signifie-t-il que la perception prend fin — ou seulement qu'elle ne se rapporte plus à un centre ?

La perception ne prend pas fin — mais son propriétaire disparaît. Le son apparaît. La lumière apparaît. Le goût apparaît. Le toucher advient. Mais il n'y a plus de centre intérieur qui se mette en scène comme récepteur de ce monde.

C'est pourquoi même le mot « perception » devient déjà incertain. Il n'y a pas de sujet qui perçoit, ni d'objet qui l'attend. Il n'y a que l'apparition libre — sans centre, sans revendication, sans celui qui pourrait dire : j'en fais l'expérience.

---

7. Quelle relation existe-t-il entre ce silence et la souffrance ? Le silence dissout-il la douleur, ou la contient-il sans histoire ?

Il ne la contient pas, et il ne la dissout pas. Il n'en fait simplement pas une propriété. La douleur peut apparaître, brute et immédiate, sans qu'une histoire de passé, de signification et de « mon problème » soit aussitôt tissée autour d'elle.

Le plus souvent, la souffrance se prolonge seulement dans la boucle du commentaire. Le silence ne lui retire pas nécessairement son intensité, mais il lui retire son propriétaire. Alors la douleur demeure, mais pas forcément le drame.

---

8. Tu remarques : « Tu n’as jamais été séparé du silence. » Pourquoi semble-t-il alors souvent lointain ou inaccessible — même aux chercheurs sincères ?

Parce que le chercheur est déjà lui-même la distance ressentie. Non parce qu’il y aurait réellement une distance, mais parce que le mouvement de recherche se vit comme manque et produit ainsi sans cesse la séparation à nouveau.

Le « chercheur sincère » n’est souvent que la forme raffinée de la même hypothèse : quelqu’un qui prend la chose vraiment au sérieux et croit, pour cette raison, être particulièrement proche du but. Mais cela aussi n’est qu’une pensée en mouvement. Le silence n’a jamais été absent. Seule semble lointaine la boucle qui le cherche.

---

9. Si le silence enfante le langage, le langage peut-il — paradoxalement — révéler le silence sans le déformer ?

Il ne peut pas le transmettre, mais il peut se heurter à sa propre limite. Les mots ne révèlent pas le silence ; ils peuvent tout au plus être employés de telle manière qu’ils perdent leur prétention à expliquer. Alors ils ne pointent plus vers des concepts, mais vers l’intervalle entre eux.

Dans cet espace intermédiaire, la pensée peut brièvement trébucher. Et parfois, ce trébuchement suffit pour que transparaisse quelque chose qui n’a jamais tenu dans les mots.

---

10. Enfin : si « ce silence ne contient rien », pourquoi nous attire-t-il autant ? La nostalgie elle-même est-elle un reste de séparation — ou un appel silencieux à revenir vers ce que nous n’avons jamais quitté ?

Peut-être les deux — et en même temps ni l’un ni l’autre. La nostalgie agit comme un reste de séparation, parce qu’elle est ressentie comme traction, comme manque, comme recherche. Et pourtant, elle n’est peut-être que le retentissement de ce qui n’a jamais été perdu.

Non pas un retour au sens propre, mais l’écho vide d’une demeure qui n’a jamais été quittée. Le silence n’attire pas comme un but lointain. Il n’appelle pas. Il est ce qui a toujours déjà été ici. C’est pourquoi rien ne se languit réellement de lui — et pourtant tout semble retomber en lui.

Chapitre 8

Sur l’éveil

Ouverture

L’éveil est-il quelque chose que j’atteins — ou quelque chose qui a toujours déjà été là ?

L’éveil est un événement spontané —
mais jamais réellement pour quelqu’un.

Un « éveil » n’existe, au fond,
que pour celui qui croit à un soi,
à un monde duel,
à l’illusion d’un « JE »,
d’un soi — ou quel que soit le nom qu’on lui donne.

L’illumination n’est rien
qu’un soi pourrait faire ou atteindre,
car il n’y a ni commencement
ni être séparé.

Elle est un événement de CELA qui EST —
et pourtant elle semble
n’advenir pour personne.

L’éveil n’est pas un état que l’on atteint,
mais la rupture de l’illusion de la séparation.

Ce n’est pas réellement un processus pour quelqu’un ;
c’est simplement la dissolution du je apparent —
de l’illusion du soi créée par le mental.

Mais il n’y a personne qui s’éveille,
et aucun « voyant »
qui pourrait jamais le voir.

C’est simplement CELA qui EST —
qui se révèle à lui-même :
silencieux, direct,
sans commentaire,
sans préférence,
au-delà de toute prise.

L’éveil n’est pas un but

L’éveil n’est pas un but. Ce n’est rien que l’on puisse atteindre ou recevoir. Il est l’absence du devenir. Il n’advient pas à une personne — il est la disparition de celui qui pourrait le revendiquer.

Il n’y a pas de « JE » qui s’éveille. La reconnaissance — ce ressenti énergétique : « Il y a un monde, et me voici » — est un seul et même événement, et pourtant il semble être vécu à l’intérieur de la construction appelée « moi ». Ce qui cherche n’est pas différent de ce qui est cherché. Et pourtant il n’y a ni trouvaille, ni arrivée — seulement l’effacement de celui qui croit être en chemin.

Que reste-t-il ? Pas de lumière, pas de savoir, pas de sagesse — seulement l’indéniable absence de chose qui est tout l’être, toute luminosité : le vide comme plénitude, silence.

La nostalgie de l’éveil naît de l’illusion d’être lié et séparé. Mais le chercheur n’a pas choisi de chercher — ni de chercher l’éveil. La recherche advient. Le chercheur apparaît avec le sentiment du manque.

Mais ce que tu es réellement n’a jamais été lié. Tu es CELA — non le chercheur. Tu es CELA au sein de l’événement de la recherche, du chercheur et de ce qui est cherché. Tu es la totalité. Tu es le chemin, l’être-je (**ME-ing**) et l’être lui-même — et pourtant tu n’es aucune chose. Tu n’es pas ce qui est supposé, pas ce prétendu « je » qui semble parcourir le chemin.

L’histoire du progrès spirituel est un rêve — peut-être sacré, et pourtant, en fin de compte, tout à fait profane : seulement mouvement, seulement énergie.

Le commencement et la fin se dissolvent dans l’Un : rien ne s’est produit, et personne ne demeure pour l’attester. Il n’y a pas de réalisation finale, pas de déplacement durable pour quelqu’un — seulement la chute de l’hypothèse d’un quelqu’un qui voudrait se transformer. Celui qui dit « je vois » ou « je comprends » disparaît. Ce qui demeure est le pur voir — seulement CELA. Aucun voyant.

La question « Qui veut être libre ? » peut ouvrir une fissure dans le jeu du soi. Elle ne renvoie pas à la liberté comme à une chose, mais à l’absence de celui qui la désire. Et pourtant, la liberté n’est pas seulement absence — elle est la plénitude elle-même, avec ou sans « je », avec et sans apparitions. Elle est l’absence de chose qui n’a besoin d’aucun quelque chose nommé quelqu’un.

Le motif solaire de l’illumination

L’idée d’illumination remonte probablement au dieu égyptien Rê, qui chaque matin s’élève hors des eaux primordiales du Noun. Dans les mythes égyptiens, la création elle-même était pensée comme la première aurore de la lumière : comme un lotus s’ouvrant sur la crue cosmique et révélant le soleil nouveau-né.

Ce que les traditions ultérieures ont appelé « éveil » pourrait conserver l’écho de cette image : le cycle sans fin de la disparition dans l’obscurité et de la réapparition dans la radiance. En ce sens, l’illumination n’est pas un accomplissement personnel, mais un symbole intemporel : une lumière qui s’élève éternellement — sans origine et sans fin.

Dans la pensée égyptienne, ce processus d’ordonnancement était souvent lié à **Ḫeper** — la réalisation ou l’actualisation de ce qui est déjà virtuellement présent ; quelque chose qui rappelle un univers-bloc. Avant que le monde n’émerge, le dieu primordial ou démiurge demeurait inerte — encore un avec l’océan du potentiel. Puis son être sans fondement — le Noun — commença à s’animer, à se rêver en manifestation : peut-être un lointain écho de l’idée gnostique ultérieure de Sophia.

Et pourtant, la question elle-même — celle de réaliser quelque chose qui EST déjà — se dissout dès qu’on la regarde de plus près. Il n’y a personne qui réalise, et rien qui soit atteint. Ce qui apparaît comme naissance ou éveil est simplement le déploiement de CELA QUI EST — intemporel, complet, indivisé.

L’idée d’un chercheur qui lutte, d’un soi qui atteint, n’est qu’un jeu de l’imagination — une ride sur l’océan du déjà-réalisé. Aucun effort ne peut produire ce qui est éternellement présent, car le fondement de l’être n’a jamais été séparé de lui-même.

Ce que nous appelons illumination, éveil ou réalisation n’est rien qui soit gagné ; c’est le voir qu’il n’a jamais rien manqué — que l’Un n’a jamais été séparé de lui-même — et que la danse de l’apparition a toujours déjà été et sera toujours : l’auto-révélation du Tout.

Pourquoi le « je » veut-il réaliser sa vision ?

Parce qu’il se croit incomplet, séparé de l’Absolu. Il construit des images, façonne des idéaux et souffre dans la comparaison. Au plus profond, il sent qu’il ne peut pas réellement être une chose séparée — qu’il ne peut pas réellement être « quelque chose ». Et pourtant, le savoir de cette totalité innée semble lui avoir échappé. Alors il lutte — avec lui-même ou avec une projection appelée « Dieu ».

Et cependant : l’Absolu ne compare pas. Il n’a besoin d’aucune confirmation, d’aucune réalisation de sa nature. Il EST simplement — qu’il soit reflété ou non.

Quel « je » se fixe des buts et les poursuit ? Le « je » est un motif — une boucle d'histoires qui s'emmêle sans fin dans des récits, des souvenirs et des tensions. Ce qui advient n'est pas faux — cela advient simplement. Mais c'est imaginé : un archétype dans l'univers-bloc en déploiement, un tourbillon rythmique d'impressions énergétiques, façonné par l'histoire, la famille, la culture et l'évolution — sans solidité, sans véritable centre.

La réalisation est-elle seulement possible — et si oui, pour qui ?

La réalisation n'est pas un événement, pas une conquête. Elle n'est pas possible — non parce qu'elle serait lointaine, mais parce qu'elle est déjà : intemporelle, directe, immédiate. Personne ne réalise quoi que ce soit. Il n'y a que le voir — par personne — que jamais personne n'a été ici. Il n'y a pas d'union avec l'Un, car il n'y a jamais eu deux.

L'Absolu n'est pas un but, pas un état d'esprit. Il ne peut être saisi, retenu, nommé.

Même la tentative de fusionner avec lui est déjà illusion — ou, si tu préfères, une séduction de personne — ou simplement : un événement. Les mots ne touchent pas cela. Aucun concept, si subtil soit-il. Aucun livre, aucun rituel, aucune philosophie, aucune divinité. Même « l'illumination » n'est qu'un espace réservé à l'indicible.

Dans l'absence du « je », toutes les polarités se dissolvent. Aucun témoin, aucun objet. Aucun voile et aucun dévoilement. Aucune naissance, aucun éveil. Aucun accomplissement. Pas même le non-être — car cela aussi serait encore trop.

Et pourtant : le café continue de fumer. La brise fait bouger le rideau. Le corps est assis. Mais le point de référence a disparu. Le narrateur se tait. Le Réel se parle lui-même — dans le cri de l'oiseau et l'ombre.

Ce n'est pas une transe, pas une immobilité, pas une abstraction. C'est simplement l'évidence — avant que l'esprit ne l'encadre, avant que le temps et l'espace n'arrivent, avant que la langue ne divise le sans-couture en lignes et en noms.

Tu ne t'éveilles pas. L'éveil est ce qui demeure lorsque toi — l'imaginé — disparais.

Et ce qui demeure n'est pas un objet, pas un silence, pas une clarté, mais l'effondrement de toutes les catégories, l'embrasement final de l'histoire — et la paix qui n'a besoin d'aucun mot.

Rien à atteindre.
Rien à savoir.
Rien à garder.

Seulement ceci.

Ni plus ni moins.

Sans nom.
Sans lieu.
Indéniable.

Ni lumière.
Ni obscurité.
Ni être.
Ni vide.

Seulement CELA —
qui n'a jamais été caché.

Remarque

Dans les traditions alchimiques et hermétiques, le silence est parfois nommé « Voie lactée » ou « océan de lait » — la mer primordiale de l'absence de forme, d'où tout s'élève. Il est dit : « Celui qui atteint l'océan de lait atteint la liberté parfaite. »

Mais qui — ou quoi — pourrait jamais y faire naufrage ?

La doctrine sanskrite du **Sphoṭavāda** va encore plus loin : non seulement le son, mais aussi l'éclatement du sens naît de CELA QUI EST. Le pur potentiel du son et de la signification est le silence lui-même — CELA, énergie, le fond sans fond. De cet océan silencieux s'élèvent des vagues : des vibrations dont naissent le son, le sens, la lumière, l'espace et des mondes entiers.

Ainsi, le silence ne se montre pas comme une absence figée, mais comme la plénitude invisible d'où jaillit tout écoulement. Là réside le paradoxe : le silence lui-même est la danse — non contre le mouvement, mais comme son impulsion cachée, son origine sans bruit.

C'est précisément pourquoi le silence échappe à toute classification comme « état ». Car ce qui précède toute apparition tout en la traversant ne peut pas apparaître lui-même comme une condition particulière au sein de ce qui apparaît. Dès qu'on l'élève au rang d'état suprême, on l'a déjà objectivé, et donc ramené dans une vision du monde marquée par la dualité.

Ainsi, lorsque l'on parle de **requiem adeptus est** — « il repose dans un repos parfait » — cela ne peut encore être qu'un dernier doigt pointé, non la description d'un état atteignable. Car pour qui un tel état sans état pourrait-il exister ? Qui pourrait jamais posséder ce silence ?

CELA que l'œil voit ou que la main touche est CELA et n'est pas CELA. La chose matérialisée ne se solidifie que dans « l'esprit » du monde.

En vérité, seul demeure le nectar : profondeur immédiate, vide potentiel — ou CELA même : se pénétrant soi-même, intemporel, sans lieu, non-être. Ce « rien » n'est pas une absence — ni présence ni absence. Il est le changeant dans l'immuable — un miroir fugitif dans lequel les formes apparaissent sans jamais contenir de véritable substance.

En ce sens, il n'existe aucune séparation entre séparation et unité, être et non-être, vide et imagination, non-intention, intention et prédétermination. Tout advient simplement — en apparence — pour personne.

Ce qui apparaît semble n'exister que pour un percevant. Mais lorsque le regard se dissout — que reste-t-il du « monde » ?

Peut-être cette prétendue matérialisation n'est-elle rien d'autre qu'une illusion se reflétant elle-même, une brume lumineuse d'information qui ne prend forme que lorsque la conscience repose sur elle.

Note

Illumination : Dans différentes traditions religieuses et spirituelles, l'illumination désigne un éveil à une réalité ou à une vérité ultime. Dans le bouddhisme, elle apparaît comme libération de la souffrance (*nirvana*) ; dans l'hindouisme, comme reconnaissance de l'unité avec Brahman ; dans la mystique chrétienne, comme union avec Dieu ; dans le soufisme, comme réalisation de la proximité divine. Du point de vue non duel, toutefois, l'illumination n'est pas destinée à un je, mais consiste précisément en son absence. C'est pourquoi elle ne peut être ni atteinte ni possédée par un je supposé.

Questions & réponses

Chapitre 8 — Sur l'éveil

1. Si l'éveil est ce qui demeure lorsque le « je » disparaît — qu'est-ce qui attire alors le chercheur vers sa propre disparition ?

Rien ne l'attire réellement. Et pourtant, une attraction semble être là. Peut-être n'est-elle que la vibration fondamentale du Tout, dans laquelle toute crispation retombe. Le « dispositif du je » n'est qu'une boucle de commentaires — lorsqu'elle se fatigue, elle retombe dans ce dont elle n'était jamais sortie.

Le chercheur n'existe que dans l'histoire de la recherche. Lorsque cette histoire pâlit, il ne reste ni pèlerin ni but. Seulement le retour sans fondement de l'apparence dans ce qui a toujours déjà été.

---

2. « Il n'y a pas d'union avec l'Un, car il n'y a pas deux. » Cela nie-t-il l'amour et l'abandon ?

Non. Cela leur retire seulement leur propriétaire. L'amour n'est pas nié ; il perd seulement son vis-à-vis. L'abandon n'est alors plus le mouvement d'un être séparé vers quelque chose de supérieur, mais le courant de l'Un en lui-même.

Ce que le je interprète comme nostalgie est peut-être déjà résonance. Sujet et objet s'effondrent — et ce qui demeure n'est pas un vide froid, mais une immédiateté sans limites. Peut-être est-ce précisément cela, l'amour, avant qu'il ne soit nommé.

---

3. Si les mots ne peuvent pas toucher cela — pourquoi l'écriture continue-t-elle de couler ?

Parce que le silence, lui aussi, coule. Les mots s'élèvent comme de l'eau qui déborde d'elle-même. Ils ne touchent pas l'Absolu — et ils n'ont pas à le faire. Ils ne sont ni pont, ni preuve, ni contenant.

Ils adviennent simplement. En eux apparaît une causalité, comme s'ils pouvaient produire quelque chose, mais cela aussi n'est qu'une partie du jeu. Le langage demeure un écho dans l'écho : incapable de saisir l'Insaisissable, et peut-être, précisément en cela, son plus beau retentissement.

---

4. Le concept égyptien de Ḥeper correspond-il à l'idée moderne de « l'univers-bloc » ?

Peut-être comme image. Tous deux indiquent quelque chose qui n'est pas d'abord fabriqué, mais se déploie comme déjà inscrit. Pourtant, ni Ḥeper ni « univers-bloc » ne sont le Réel lui-même. Ce sont des modèles au bord de l'indicible.

Ils pointent dans la même direction : vers le fait que ce qui apparaît ne commence pas réellement et ne finit pas réellement. Tout advient sans fondement, intemporellement, sans premier déclencheur. Les images changent — l'Un, non.

---

5. Le « je » est-il une erreur archétypale dans le système ou une partie de la chorégraphie éternelle ?

Ni erreur ni exception. Il est une vague qui se prend pour la mer. Le je apparaît comme toute autre fluctuation : comme condensation, comme motif, comme importance de courte durée.

C'est seulement le je lui-même qui invente des catégories telles que défaut ou perfection. Du point de vue du Tout, il n'est qu'une ride de plus — ni fausse, ni nécessaire, ni substantielle. Un mouvement sans noyau fixe, fluide comme tout le reste.

---

6. La structure du désir est-elle son propre accomplissement ?

Oui. Le désir porte déjà en lui ce qu'il cherche à saisir. Chercheur, recherche et recherché ne sont pas des contraires, mais le même mouvement sous une autre forme.

Ce qui est vécu comme manque n'est que la manière dont la plénitude se déguise en chemin. Ainsi, rien ne peut finalement manquer. Non parce que chaque but serait atteint, mais parce qu'il n'y a jamais eu personne à qui quelque chose aurait manqué. Le désir n'est que le pli dans lequel la complétude se ressent un instant comme incomplétude.

---

7. Les « shifts » ne sont-ils que des transformations du récit, et non de CELA qui EST ?

Oui. Un *shift* peut apparaître comme un déplacement, une intuition, un bouleversement. Mais tout cela appartient à la surface de l'histoire. Ce qui EST demeure intact.

Les aperçus surgissent et passent comme des vagues — impressionnants peut-être, mais non fondamentaux. Dès qu'un *shift* est pensé comme possession, il appartient de nouveau au rêve du je. Le Réel ne se déplace pas. Il n'a jamais été ailleurs.

---

8. La transmission par des enseignants ou des lignées a-t-elle une quelconque signification ?

À l'intérieur de l'histoire : oui. Dans le Réel : non. Enseignants, lignées, indications, initiations — tout cela peut apparaître et produire des effets, comme toute autre forme. Mais cela n'apporte rien de nouveau. Cela reflète tout au plus ce qui est déjà là.

Un gourou, en ce sens, n'est pas plus proche de l'Un qu'un mécanicien automobile ou une vendeuse de fromage. La signification ne naît que dans le récit. Ce qui EST n'a besoin d'aucune médiation.

---

9. Quel rôle joue la beauté dans ce déploiement ?

La beauté n'est pas une propriété des choses, mais l'éclat de leur transparence. Elle apparaît là où rien n'est plus tout à fait solide, là où la forme ne voile plus le sans-forme.

Alors l'Un rayonne à travers tout : à travers un sourire, le brillant d'une feuille, une mélodie, un vent soudain. La beauté n'explique rien. Elle n'atteste rien. Elle n'est que le moment où le Tout se montre sans résistance. Peut-être est-elle le plus délicat excès de l'Innommable.

---

10. Si même « rien » est déjà trop — que reste-t-il alors de la signification ?

Rien — du moins rien qui puisse être retenu. La signification appartient au monde des opposés, à l'activité du je qui ordonne, compare et distribue du sens. Sans ce centre, le poids même du signifier tombe lui aussi.

Ce qui demeure n'est pas l'absurde au sens sombre, mais l'EST indivisé : complet précisément parce que rien ne doit être ajouté. Le mental peut continuer à questionner. Cela aussi n'est qu'un événement. Mais le Réel ne répond pas. Il est.

Annexe

1. Que se passe-t-il après la mort ?

La mort n'est pas un état de néant. Elle est une transformation de l'être. Mais croire que l'on meurt en tant qu'individu est une illusion.
Nisargadatta Maharaj

Lorsque nous demandons ce qui se passe « après la mort », nous supposons déjà qu'il y a quelqu'un qui meurt, qui traverse quelque chose ou qui continue d'exister. C'est précisément là que réside, du point de vue non duel, la première illusion. Car ce que nous appelons « je » n'a jamais été un être autonome, mais seulement une boucle de commentaires faite de mémoire, d'empreintes et d'attributions.

Ainsi, la mort n'est pas la fin d'un individu réel, mais seulement la disparition d'une forme passagère. Le corps-apparition n'est pas quelqu'un, mais un holon provisoire. Ce qui meurt n'est pas un véritable soi, mais uniquement l'hypothèse d'un centre séparé.

« Personne n'est jamais né qui pourrait mourir. »
Nāgārjuna

Des traditions comme l'Abhidhamma décrivent le processus de la mort comme un fin courant de conscience dans lequel des impulsions karmiques continuent d'agir. L'Advaita va plus loin encore : là où il n'y a pas de *jiva*, pas de soi autonome, il n'y a pas non plus de véritable porteur du karma ni de réelle renaissance. Ce qui apparaît comme devenir, disparition ou continuation appartient à la logique onirique du je.

Ainsi, la question d'un « après » retombe elle aussi en elle-même. Car il n'y a d'avant et d'après que pour un je. CELA qui EST n'est jamais né et ne meurt pas. Rien ne vient. Rien ne part. Ce qui demeure n'est pas un individu transformé, mais seulement CELA : innommable, immobile, intact.

---

2. Crois-tu à l’existence d’une âme ? Si oui, qu’est-elle — une forme de conscience ou quelque chose qui la dépasse ?

J’étais tout-un avec l’océan primordial, dans l’immobilité,
et je ne trouvais aucun lieu où m’accrocher.
Je flottais entre deux eaux, parfaitement immobile…
Et ce fut mon fils, « Vie », qui éveilla mon esprit,
qui rendit mon cœur vivant et rassembla mes membres.
Ancienne invocation égyptienne

Si l’on entend par « âme » un noyau intérieur personnel — un soi caché qui demeurerait silencieusement en nous, observerait, se souviendrait et continuerait d’exister — alors non. Du point de vue non duel, une telle âme n’existe pas.

Ce que nous appelons « je », « âme » ou observateur intérieur n’apparaît que comme une boucle provisoire de perception, d’attribution et de mémoire. Francisco Varela l’a formulé sobrement : il n’y a ni soi ni observateur intérieur, mais seulement une danse de processus. Même ce que l’on nomme le psychique n’est pas un centre fixe, mais plutôt un motif sans porteur propre.

Ainsi, « âme » n’est pour moi, tout au plus, qu’un mot poétique pour quelque chose qui ne peut être saisi comme une chose. C’est ici que le concept égyptien de **Heka** devient plus intéressant : non comme substance, non comme contenant, non comme atome secret de l’âme, mais comme force opérante — comme impulsion silencieuse qui fait naître le mouvement sans être elle-même un « quelqu’un ».

Peut-être est-ce précisément là le point décisif : ce n’est pas un être intérieur qui porte la vie, mais la vie qui apparaît comme jeu de forme, de mouvement, de son et de relation. Ce que nous appelons « âme » serait alors non pas une possession, mais plutôt un écho symbolique de cette apparition mystérieuse.

Ce qui demeure n’est pas une essence personnelle qu’il faudrait sauver, purifier ou ramener chez soi. Seulement une luminosité impersonnelle de l’existence : forme, mouvement, sensation — sans centre. Peut-être est-ce là la plus grande libération : pas d’âme comme propriété, mais seulement le jeu sans nom des apparitions. Un silence illimité, vibrant.

---

3. Nos souvenirs et nos émotions survivent-ils à la mort sous une autre forme ?

Peut-être les souvenirs, les émotions et d'autres informations ne sont-ils que des motifs énergétiques indissolubles, inscrits dans l'univers-bloc.
Auteur

Ce que nous appelons souvenirs, émotions ou amour semble lié à une structure corps-mental — à un réseau neuronal, à une boucle de perception, à ce « je » qui, après coup, revendique ces processus comme sa propriété. Or, du point de vue non duel, ce centre précisément n'a jamais été un être autonome.

Ainsi, après la mort, « quelqu'un » ne survit pas avec ses sentiments ou ses souvenirs. Ce qui disparaît n'est que la forme provisoire dans laquelle ces motifs sont apparus. Si quelque chose « demeure », ce n'est pas sous la forme d'une archive personnelle, mais tout au plus comme un écho impersonnel dans le Tout — non comme un soi sauvé, mais plutôt comme une trace dans l'eau.

L'image de la goutte peut ici aider : la goutte semble séparée un instant, mais elle n'a jamais été autre chose que l'océan. De même, l'amour, la peur, le souvenir et la nostalgie ne sont pas des contenus que l'on pourrait posséder, mais des mouvements sans porteur fixe. Ils apparaissent, résonnent et se dissolvent à nouveau — non pas dans le néant, mais dans ce champ dont ils ne sont jamais réellement sortis.

Peut-être est-ce précisément là que réside le véritable allègement : il n'y a rien à préserver, parce que rien n'a jamais surgi comme propriété. L'amour n'est pas une possession, la mémoire n'est pas un dépôt intérieur, l'émotion n'est pas un noyau durable. Tout est événement, non avoir.

Nāgārjuna l'a formulé radicalement : ce qui ne naît pas réellement ne peut pas réellement disparaître. En ce sens, la question de la « survie » perd son poids. Il ne reste aucun quelqu'un à préserver — seulement CELA, qui n'est jamais venu et n'est jamais parti.

---

4. As-tu déjà fait une expérience qui aurait changé ton attitude face à la mort ?

Les gens ne sont d'accord avec toi
que lorsqu'ils l'étaient déjà.
Tu ne changes pas les pensées des autres.
Frank Zappa

Ce qui modifie notre rapport à la mort n'est jamais vraiment « notre » expérience. Cela advient simplement. Un événement se produit, et rétrospectivement il semble que quelque chose ait changé. Mais il n'y a aucun quelqu'un fixe qui possède cette transformation.

Les expériences de mort imminente, les visions de lumière ou les rencontres avec des défunts peuvent être profondément marquantes, mais elles demeurent elles aussi des apparitions dans le même champ — un événement intense, peut-être cosmo-neuronal. Même l'expérience la plus impressionnante ne prouve pas l'existence d'un je qui continuerait. Elle montre tout au plus à quel point notre récit habituel est perméable, et combien ce que nous tenons d'ordinaire pour la réalité est peu solide.

Ce que nous appelons « mort » appartient à l'histoire linéaire d'un soi qui tient le commencement et la fin pour réels. Mais si le temps lui-même n'est qu'une structure du mental, alors la mort perd aussi son statut absolu. Ce n'est pas « quelqu'un » qui tombe dans le néant, mais seulement l'hypothèse d'un centre qui s'effondre en elle-même.

Ce qui demeure n'est ni continuation ni extinction, mais ce qui n'est jamais né. Peut-être est-ce là que réside la véritable libération : aucune espérance d'une survie egoïque, mais aucune peur de la fin non plus. Seulement CELA qui EST — impersonnel, indivisé, immobile. La mort devient alors légère : non pas un destin, mais une pensée qui perd son poids.

---

5. Vois-tu un lien entre les rêves et la mort ?

Un rêveur est celui qui ne trouve son chemin qu'au clair de lune —
et sa punition est de voir l'aube avant le reste du monde.
Oscar Wilde

Le rêve et la mort ne sont pas réellement deux états séparés qu'il faudrait d'abord relier. Ils sont plutôt deux modes d'apparition d'une même absence de fondement. Dans les deux, le je familier perd de sa solidité : les contours s'adoucissent, le temps devient perméable, et ce que nous appelons identité commence à vibrer. C'est précisément pourquoi rêve et mort semblent apparentés.

Le rêve n'est pas pour autant une porte vers un monde supérieur, mais plutôt une indication silencieuse de l'instabilité qui fut toujours celle du soi ordinaire. Nuit après nuit, l'ordre familier se déplace. Le je commentateur se retire, des images surgissent, les logiques se dissolvent — et pourtant rien d'essentiel ne se perd. En ce sens, le rêve indique déjà ce que la mort ne fait que révéler plus radicalement : que le soi n'a jamais été un centre réellement fixe, mais plutôt une boucle provisoire de perception, de mémoire et d'attribution.

Ainsi, la mort n'est peut-être un « dernier grand rêve » que pour celui qui croit encore à une personne séparée. Du point de vue non duel, personne ne meurt et personne ne rêve. Ce n'est pas un propriétaire intérieur qui disparaît, mais seulement la structure dans laquelle le je se tenait pour réel. Ce n'est pas un quelqu'un qui se perd, mais une hypothèse qui retombe en elle-même.

Peut-être y a-t-il là une grâce singulière. Non la grâce de continuer à vivre comme personne, non l'espoir d'un je prolongé, mais la grâce même de l'absence de je : que personne n'ait à porter la fin. Ce que nous prenons pour une limite n'est peut-être que le pâlissement d'une forme. Et ce qui demeure n'est pas la fin d'un rêveur, mais CELA qui n'a jamais dormi et ne s'est jamais éveillé — silencieux, ouvert, non né et indivisé.

---

6. « Qui suis-je ? » — Que signifie cette question pour toi personnellement ?

J'ai vu mon Seigneur avec l'œil de mon cœur.
J'ai demandé : Qui es-Tu ? Il répondit : Toi.
Bayazid Bistami

Heureusement, je ne sais pas qui je suis — et c'est précisément cela qui libère. L'intérêt de trouver un « je » fixe a largement disparu. Ce que nous appelons « je » m'apparaît plutôt comme une boucle de commentaires qui se prend elle-même pour un centre.

Malgré de nombreuses tentatives, je n'ai jamais trouvé ce centre. Peut-être parce qu'il n'a jamais été plus qu'un tourbillon local dans le champ ouvert de l'être — un écho qui, un instant, se prend pour une voix. L'ego ressemble alors à un arc-en-ciel : visible, impressionnant, même beau, et pourtant insaisissable, sans noyau fixe.

La question « Qui suis-je ? » n'ouvre donc pas, pour moi, une porte vers un noyau caché de l'être. Elle pointe plutôt dans toutes les directions à la fois, jusqu'à ce que le besoin d'une réponse définitive se fatigue. Alors il ne reste pas un savoir, mais une vastitude. Pas de soi assuré, pas de propriétaire intérieur — seulement cette existence ouverte, innommable.

Peut-être le personnel n'a-t-il jamais été autre chose que l'océan se méprenant un instant pour une vague. Et lorsque cette méprise se relâche, aucun nouveau « vrai moi » ne demeure. Seulement ce qui a toujours déjà été là : sans limites, présent, sans centre.

---

7. Quand as-tu senti que la vie ne tournait pas seulement autour du succès — mais autour de quelque chose de beaucoup plus profond ?

Notre vie n'est pas un rêve —
mais elle doit et deviendra peut-être un rêve.
Novalis

Très tôt. Déjà enfant, il était perceptible que le succès extérieur, les promesses de sens ou les buts à venir ne pouvaient pas vraiment apaiser la soif intérieure. Il semblait que quelque chose cherchait sans cesse — mais plus je regardais de près, moins il était clair qui cherchait réellement.

Ce que nous appelons ego agit souvent comme un moteur de recherche : il chasse la sécurité, la reconnaissance, la signification, l'amour ou l'accomplissement spirituel. Pourtant, ce centre cherchant n'est guère plus qu'une brume de pensée qui se dépose sur le vide et en fait l'histoire de « ma vie ». Il promet du sens sans jamais être lui-même saisissable.

Ainsi, la question du « sens profond » est devenue un jour plus transparente. Non parce qu'une grande réponse serait soudain apparue, mais parce que la recherche elle-même est devenue suspecte. Aucun but n'a jamais vraiment comblé, même lorsqu'il était atteint. Peut-être non parce qu'il manquait quelque chose, mais parce qu'il n'y avait personne qui aurait pu être accompli par le succès.

Peut-être la vie ne concerne-t-elle donc ni le succès ni un but supérieur, mais le simple événement de la vie elle-même — sans propriétaire, sans point final, sans administrateur intérieur. Ce qui demeure lorsque les masques du succès tombent n'est pas une connaissance particulière, mais une vaste tranquillité : libre d'espoir et de crainte, libre de sens — et même de non-sens.

Peut-être est-ce précisément cela, le plus profond : non que quelqu'un arrive, mais qu'il n'y ait personne qui devrait arriver. Seulement CELA qui EST.

---

8. Crois-tu que l’illumination soit réellement possible — ou seulement un état de l’esprit ?

« Je » ne peux pas avoir l’illumination,
puisque « mon je » n’existe pas.
Je ne peux ni l’acquérir ni l’administrer.
Tout ce qui demeure est la chute de celui
qui croyait devoir l’atteindre.
Auteur

Pour le « je », l’illumination est toujours une représentation : un but, un état, une promesse — quelque chose que l’on voudrait atteindre, accumuler ou retenir. C’est précisément là que réside déjà l’illusion. Car le je qui veut s’éveiller n’est lui-même qu’un récit, une boucle de commentaires, un écho qui se prend pour un centre.

Il n’y a donc pas d’illumination pour quelqu’un. Elle n’est ni possession ni distinction, ni état mental supérieur ni expérience particulière que quelqu’un pourrait avoir. Si elle est quelque chose, elle n’est que la chute de l’hypothèse selon laquelle quelqu’un aurait jamais été là pour se perfectionner, se purifier ou se libérer.

Ramana Maharshi le disait radicalement :

« L’illumination n’est rien d’autre que l’absence complète de la pensée-je. »

Non parce qu’un je s’effacerait lui-même, mais parce qu’il devient visible qu’il n’y a jamais eu de centre autonome. Alors il ne reste aucun « être illuminé », aucune nouvelle identité, aucun soi affiné. Il ne demeure que le simple événement de la vie — silencieux, ordinaire, sans agitation. Le vent passe dans les branches, une ombre tombe sur le sol, un souffle vient et s’en va.

Peut-être toute recherche de l’illumination passe-t-elle justement à côté de ce qu’elle cherche : elle présuppose déjà le chercheur. Et pourtant cette recherche elle aussi apparaît — comme le dernier effort d’une fiction qui veut se dépasser elle-même. Là résident son paradoxe et sa tendresse.

Si quelque chose change, ce n’est pas la vie, mais l’affirmation d’un propriétaire intérieur. Aucun sommet n’est atteint. Aucune lumière n’est accumulée. Aucun quelqu’un n’entre dans un état supérieur. À la fin, il ne reste pas « l’illumination », mais seulement CELA qui a toujours déjà été là : sans nom, insaisissable, sans centre, silencieusement présent.

---

9. La nature, la solitude ou le silence te donnent-ils parfois un sentiment de présence spirituelle ?

Au commencement étaient l'espace, l'obscurité et le silence,
plus anciens que le temps et oubliés des dieux.
D'après Dion Fortune

Pas de manière fiable — et pas pour quelqu'un. La nature, le silence ou la solitude ne sont pas des portes magiques vers l'Absolu. Ils peuvent apaiser le système nerveux, éclaircir les pensées et rendre perceptible, pour un instant, une certaine vastitude. Mais cela aussi demeure une apparition, non la preuve d'une réalité ultime.

La forêt, le désert ou la mer agissent parfois comme des miroirs dans lesquels l'identité habituelle devient plus perméable. Moins de stimuli, moins de bruit, moins de reflets — et soudain quelque chose de plus vaste semble luire. Mais même là, le je peut aussitôt intervenir : « Suis-je maintenant plus proche de moi-même ? Est-ce spirituel ? » Alors même le silence devient la prochaine scène de la recherche.

La nature et le silence ne sont donc pas sacrés en eux-mêmes. Ils sont simplement ce qu'ils sont : des apparitions dans le vaste champ de l'être. Lorsque le je cesse de saisir quelque chose en eux, la vastitude peut apparaître — mais non parce que la forêt ou le silence la produiraient. Ce qui n'a jamais été perdu n'a besoin d'aucun lieu particulier, d'aucune humeur particulière, d'aucun espace de retraite silencieux.

Parfois, cette ouverture advient en montagne. Parfois dans un bus bondé. Parfois dans un couloir d'hôpital. Et parfois pas du tout. L'essentiel n'est pas le lieu, mais le fait que rien n'a besoin d'être trouvé qui n'ait jamais été perdu.

---

10. Crois-tu que la souffrance joue un rôle dans la croissance spirituelle ?

Je n'ai vu personne à ma porte — et pourtant je l'ai ouverte.
Aucun hôte n'était là — et pourtant j'ai préparé un festin.
J'ai bu le vin — et pourtant je suis restée moi-même.
Je ne suis rien.
Je suis tout.
Lalla

Il n'y a pas, à proprement parler, de « croissance spirituelle », parce qu'il n'y a pas de quelqu'un fixe qui pourrait croître. La souffrance n'advient qu'au sein du rêve du je : là où la douleur apparaît comme « ma » douleur et où une persona croit y être livrée. En ce sens, la souffrance n'est ni une nécessité sacrée ni une voie sûre vers la vérité.

Certes, la douleur peut tourner le regard vers l'intérieur, ébranler les certitudes ou fissurer l'image habituelle de soi. Certaines personnes tombent, précisément dans les crises, dans une ouverture inattendue. D'autres deviennent, par la souffrance, plus dures, plus traumatisées ou plus profondément empêtrées dans leurs histoires. La souffrance n'est donc ni condition préalable ni garantie de ce que l'on appelle « éveil ».

Pour moi, la souffrance n'est ni amie ni ennemie. Elle n'est ni clé ni serrure. Elle peut lever le voile ou l'épaissir encore. Elle peut ébranler l'ego ou le durcir davantage. Ce qui advient, advient. Et si quelque chose transparaît, ce n'est pas grâce à la souffrance, mais peut-être malgré elle.

La souffrance n'est donc pas le chemin, mais une autre danse des apparitions — brute, humaine, parfois accablante, mais sans propriétaire intérieur.

« Ta douleur est la rupture de la coquille qui enferme ta compréhension.
De même que le noyau d'un fruit doit se briser pour que son cœur puisse se tenir au soleil,
toi aussi tu dois connaître la douleur.
Et si tu pouvais garder ton cœur dans l'émerveillement devant les miracles quotidiens de ta vie,
ta douleur ne te semblerait pas moins merveilleuse que ta joie.
Tu accepterais les saisons de ton cœur,
comme tu as toujours accepté les saisons
qui passent sur tes champs. »
Khalil Gibran

11. Crois-tu en Dieu ? Si oui, comment fais-tu l'expérience de Dieu ou comment le définis-tu ?

DIEU : L'homme erre aussi longtemps qu'il aspire.
MÉPHISTOPHÉLÈS : Je vous en remercie ; car je n'ai jamais aimé m'occuper des morts. Ce que je préfère, ce sont les joues pleines et fraîches. Maudites soient toutes les demi-mesures ! Mon élément, c'est ce Tout, CELA qui advient toujours à l'homme.
Goethe, Faust

Déjà l'idée même de croyance porte en elle la dualité : ici un « je », là un être supérieur nommé Dieu. Cette structure suppose la séparation — l'homme et le divin, le sujet et ce qui lui fait face. Mais si le je lui-même n'est qu'une affirmation, alors « Dieu » comme vis-à-vis devient lui aussi problématique.

Le mot « Dieu » est devenu trop lourd pour moi : trop chargé d'histoire, de projection, de consolation, de peur et d'images culturelles. C'est pourquoi je préfère parler de CELA qui EST — non comme être, non comme figure créatrice, non comme un Tu céleste, mais comme l'Innommable lui-même : sans forme, intemporel, sans commencement, sans vis-à-vis.

Ce que les êtres humains appellent « Dieu » est souvent imprégné d'interprétation, d'espoir et de perte. Cela reflète moins une réalité objective que la structure de l'esprit en quête. Dès que nous disons « Dieu », nous créons généralement déjà une distance : ici moi, là le Très-Haut. Et c'est précisément cette boucle qui maintient la séparation.

Si donc l'on peut encore parler de « Dieu », ce n'est pas comme d'une personne ou d'une instance, mais tout au plus comme d'un nom pour ce qui n'a jamais été absent et n'a jamais eu besoin d'être appelé. Non pas un être qui demanderait à être cru, mais l'Illimité qui se dérobe à toute nomination.

Pour moi, il ne reste donc aucune croyance en un vis-à-vis divin, mais seulement CELA — sans nom, insaisissable, sans exigence. Tout le reste n'est qu'histoires, images, mythes, échos.

---

12. Qu’est-ce qui t’a amené — ou empêché — à choisir une voie religieuse ou spirituelle particulière ?

Les anciens poètes
éclairaient les cœurs
de beaucoup de savoir et de non-savoir,
de mythes et d’histoires rêvés,
de rituels Maqlû, de sortilèges et de chants,
de mots, de salive, de religions et de spiritualité.

Mais rien de cela n’eut jamais de validité —
surtout pas ce savoir conceptuel.
Il ne fait qu’entraver l’être humain rêvé.

Tout est et demeure un néant vide, apparemment accompli,
un événement qui s’embrase brièvement
pour personne.

Lorsque j’ai compris que chaque religion s’adresse finalement à un soi supposé — à un je qui se vit comme séparé de l’Absolu —, j’ai perdu tout intérêt à m’attacher à une tradition ou à une religion quelconque. Le je n’était qu’une hypothèse et n’était donc pas séparé ; comment pourrait-il alors arriver quelque part ? Même les voies dites « directes », comme l’Advaita, le Dzogchen ou le soufisme, s’adressent le plus souvent à quelqu’un qui veut se libérer ou reconnaître.

Ainsi, avec le temps, la recherche spirituelle elle aussi est devenue plus transparente. Il semblait certes que je choisissais, que j’examinais, que j’essayais des méthodes et que j’entrais sur des chemins. Mais il n’y avait aucun je qui faisait cela. Je ne trouvais en moi aucune instance qui décidait réellement. Méditation, yoga, mystique, ascèse, enseignements d’Orient et d’Occident — tout devint des stations d’un événement, non les étapes d’un acteur.

Ce qui resta ne fut pas une nouvelle voie, mais la chute de la croyance qu’il devait seulement y en avoir une. Aucun sentier, aucun choisissant, aucune arrivée définitive. Seulement la vie qui se vit elle-même. Aujourd’hui, il en reste plutôt un sourire silencieux : même la question du « bon chemin » n’était qu’une scène de plus dans le même film. Agréable pour une conversation autour d’un café — mais sans signification ultime.

---

13. Dieu nous a-t-il créés, ou avons-nous créé Dieu ?

La question elle-même porte déjà en elle une vision du monde dualiste : un sujet ici, un vis-à-vis créateur là-bas. Oui, dès que la question est posée ainsi, la séparation est déjà établie. Elle mène donc moins à une réponse qu'elle ne ramène à la structure du je qui, d'abord, demande une origine.

Beaucoup d'éléments suggèrent que l'être humain a créé « Dieu » comme représentation : père, juge, mère, roi, Unique, Tout-Puissant, figure de consolation ou, pourquoi pas, sorte de puissance ordonnatrice face au chaos, à la mortalité et à la nostalgie. Ainsi Dieu est-il devenu, au fil des millénaires, un champ conceptuel chargé de projection, de morale, de peur, de pouvoir et d'espoir.

Et pourtant, cela aussi n'est que la moitié du mouvement. Car si le je lui-même n'est pas un centre réellement indépendant, alors l'être humain ne « crée » pas Dieu au sens fort. Il ne se produit alors que des images, des mythes et des représentations de Dieu — sans auteur ultime, sans centre fixe.

Pour moi, « Dieu » n'est donc ni un être, ni un créateur au sens habituel, ni un vis-à-vis auquel il faudrait croire. Si le mot doit encore porter quelque chose, ce serait tout au plus comme indication de la constante éternelle, appelée ÉNERGIE ou CELA : l'Innommable, le Sans-forme, l'Intemporel, qui n'a pas été créé et qui ne crée pas lui-même comme une personne.

Ainsi, la question finit par se dissoudre. Non pas : qui a créé qui ? Mais plutôt : existe-t-il seulement un « qui » séparé ? Peut-être ne reste-t-il que CELA — incréé, sans qualités, sans but. Et nous ? Un bref scintillement en lui.

---

14. Que signifie pour toi l’affirmation : « Dieu est le silence » ?

L’Isha-Upanishad murmure :

L’ignorance conduit dans les ténèbres,
mais même le savoir,
s’il n’est pas éclairé par la vraie vision,
enveloppe les sages dans une nuit plus profonde.

Au-delà des pensées et des mots,
dans le repos silencieux où toute séparation se dissout,
les êtres se fondent dans l’unique Soi sans limites.

Connaître Dieu ne signifie pas saisir une pensée,
mais demeurer dans le silence
où le « je » s’écoule hors du « JE SUIS » —
dans l’être intemporel, vaste et silencieux.

Ici, le silence n’est pas absence,
mais pulsation de l’être —
le Non-né, l’Immortel,
là où toute dualité prend fin.

« Dieu est le silence » ne signifie pas, pour moi, qu’un Dieu personnel se taise. Cela ne renvoie pas non plus à un Père céleste ni à une entité suprême unique qui se retirerait ou ne répondrait pas aux prières. Ici, c’est plutôt toute la représentation d’un vis-à-vis qui se défait. Dès que Dieu n’est plus pensé comme un être « là-bas » — ce qui n’est possible qu’à l’intérieur d’une relation sujet-objet illusoire : je suis ici, Dieu est là — il ne reste plus personne que l’on pourrait rencontrer. Il ne reste que le silence lui-même : sans nom, sans qualités, sans voix, sans auditeur.

Ce silence n’est donc pas une absence, mais une plénitude sans message. Pas d’émetteur, pas de réponse, pas de volonté cachée. Tout ce que nous disons de Dieu est déjà un pas qui s’éloigne de cet Innommable. En ce sens, *neti neti* et le Dao disent la même chose : ce qui est nommé n’est pas l’Ultime.

Ce silence n’est pas lointain. Il n’est pas seulement au monastère ou dans le repos méditatif. Il pulse tout autant dans le bruit, dans les cris du marché, dans la pensée, dans le cosmos. Non comme expérience particulière, mais comme l’existence sans fondement elle-même.

Lorsque je dis donc : « Dieu est le silence », je n’entends pas donner une explication, mais offrir une indication. Non pas vers un être, mais vers CELA qui a toujours déjà été là — silencieux, insaisissable, sans nom. Et même ces mots vont déjà trop loin.

---

15. T’es-tu déjà senti protégé ou porté par des forces invisibles ?

Je sens l’espace infini,
semblable à un orchestre.
Parsemé de perles et de fils —
d’aspects galactiques —
résonnant de manière interdépendante,
indompté et aveugle
dans son agir sauvage.

Oui, de nombreuses fois. Mais qu’est-ce qui protège réellement, et qui protège ? S’agit-il vraiment de puissances extérieures — ou de champs de résonance que l’esprit reçoit, interprète et remplit d’images ? Dès que nous parlons de « protection », surgit très vite l’idée d’un je qui serait préservé, guidé ou sauvé. C’est précisément ce qui rend la question délicate.

Pour « moi », il en va plutôt ainsi : être libre d’un je, c’est être Tout-Cela ; ainsi toute confiance dans une protection devient obsolète, puisqu’il importe de toute façon peu que quelque chose apparaisse ou disparaisse. C’est là la protection absolue — être libre d’une identité, d’une hypothèse du je ou d’une personnalité.

Et pourtant : il se peut que nous soyons inscrits dans un fin tissu de relations, de névroses et de traumatismes — dans quelque chose que les anciennes traditions appelaient Akasha, et que nous comprendrions aujourd’hui plutôt comme inconscient collectif ou champ cosmique. Alors la « protection » ne serait pas nécessairement une personne ou un ange, mais plutôt une résonance — le film de vie déjà écrit : un être-porté dans le Tout, une intégration imperceptible, ou mieux : ÊTRE-ÊTRE.

Et pourtant, ces mêmes expériences peuvent aussi être lues comme des projections : images psychiques, pressentiments, interprétations que notre esprit produit pour ordonner l’incertitude. Cela ne les rend pas sans valeur. Cela montre seulement que la « protection » est peut-être moins une puissance objective qu’une manière dont la connexion s’exprime en nous.

Pour moi, les deux restent ouverts. Ange, ancêtres, intuition ou simple jeu subtil de motifs intérieurs et extérieurs — qui pourrait en décider définitivement ? Peut-être ces forces ne sont-elles ni réelles ni irréelles, mais simplement des apparitions dans le même champ.

Ce que je peux dire : oui, je me suis senti porté. Mais pas nécessairement par quelqu’un. Plutôt par un accompagnement silencieux, un réseau invisible qui ne promet rien et pourtant parfois porte — comme la lumière d’étoiles lointaines qui nous a déjà atteints depuis longtemps.

---

16. Crois-tu que notre réalité puisse être un rêve continu — ou une simulation ?

Laozi dit dans le Dao De Jing :

« Le monde est un rêve de l'esprit.
Celui qui le voit à travers repose dans le Dao. »

Il est tout à fait possible que notre réalité soit plus proche du rêve que nous ne le pensons habituellement. Que l'on l'appelle « simulation », *Māyā*, « hologramme » ou « modèle interne », cela reste finalement une question de langage. Toutes ces images ont en commun d'ébranler l'évidence d'un monde fixe, matériel ou objectif.

L'hypothèse de la simulation dit : peut-être tout cela est-il un immense programme, et nous sommes des figures dans un jeu cosmique. L'idée de l'univers holographique dit : le Tout se trouve dans chaque partie, et ce que nous prenons pour une réalité solide ressemble davantage à un motif d'interférences qu'à une pierre ferme. Les neurosciences et la philosophie vont elles aussi dans cette direction : ce que nous percevons n'est jamais le monde « en soi », mais un modèle continuellement généré.

Pour moi, la question est donc moins de savoir si le monde est réellement une simulation que ceci : qu'est-ce que cela changerait ? Un holon pourrait-il, pour ainsi dire, se refléter lui-même — se comprendre comme je ? Ou cela aussi ne serait-il qu'une boucle de rétroaction, peut-être une histoire écrite sans aucun je ?

Ainsi, même si tout était rêve, hologramme ou hallucination, cela resterait exactement le champ dans lequel tout apparaît. Le monde apparent ne serait alors pas moins réel, mais seulement moins solide.

Peut-être est-il plus juste de parler d'un jeu sans joueur. Un rêve qui n'appartient à personne. Une simulation sans programmeur extérieur. Un événement ni totalement réel ni totalement irréel. Et c'est peut-être précisément là que réside la liberté : rien ne doit être tenu pour aussi solide qu'il en a l'air.

Quand le rêve prend fin, il n'y a personne pour s'éveiller ?

---

17. La conscience est-elle seulement une fonction du cerveau — ou quelque chose de beaucoup plus vaste ?

La conscience n'est, au fond, qu'une attribution
ou une idée d'un JE rêvé et rêvant.
Une boucle de commentaires insignifiante
qui tente de comprendre la vie.

Elle peut apparaître comme fonction de l'eidolon —
comme jeu scintillant de reflets,
mais toute forme d'enregistrement
n'est elle aussi qu'un événement.

Là, il n'y a ni plus grand ni plus petit.
Toutes les distinctions ne surgissent que
pour ce JE supposé et rêvé.

Ce que nous appelons généralement « conscience » est le plus souvent déjà sa forme commentée : un sentiment de je réfléchi, qui prend pensées, perceptions et souvenirs pour « mon » expérience. Cette conscience-je fonctionne comme une boucle : le cerveau reflète des processus, et de là naît le sentiment d'un centre. Mais ce centre n'est pas une origine réelle ; il est plutôt un écho — un commentaire après coup sur ce qui advient.

Savoir s'il y a derrière cela quelque chose de « plus vaste » peut difficilement être dit de manière sensée, car déjà cette pensée du plus grand et du plus petit relève de la logique comparative du je. Peut-être la conscience n'est-elle pas du tout une chose, mais une apparition : un bref éclat dans le jeu de l'être.

On peut donc dire que le cerveau ne semble pas simplement produire la conscience, mais plutôt la filtrer, la refléter ou la rendre lisible. Mais même cela n'est qu'une image. En fin de compte, « conscience » n'est qu'un concept par lequel le je tente de saisir l'indicible.

Voir le monde dans un grain de sable,
et le ciel dans une fleur sauvage,
tenir l'infini dans la paume de ta main,
et l'éternité dans une heure.

William Blake

Ce qui demeure n'est pas un propriétaire derrière les yeux, mais seulement l'événement indivisé lui-même — fugitif, ouvert, sans observateur fixe.

---

18. Crois-tu que l’esprit ait accès à quelque chose au-delà de la logique — à une force transcendante ?

J’ai été dans de nombreuses formes,
jusqu’à devenir libre et sauvage.
J’ai été une épée fine, façonnée à la main.
J’ai été une gouttelette dans l’air.
J’ai été l’éclat des étoiles.
J’ai été un mot dans une écriture.
J’ai été un livre dans mon âge florissant.
J’ai été la lumière dans une lanterne.
Pendant un an et demi.

Taliesin

Je ne sais pas ce qu’est réellement cet « esprit » ; peut-être seulement un je fantôme, une fine hantise de l’univers, un mental sensoriel fugitif ou une boucle de commentaires dans l’événement. Et pourtant, la réponse est : oui. Car quoi que nous soyons, cela n’est pas séparé de ce qui est. Ce n’est pas un je supposé, se sentant séparé, qui dépasse ici la logique ou atteint une puissance supérieure. Il y a plutôt un jamais-séparé, un holon sans fracture, qui n’a pas besoin d’affirmer sa totalité, puisqu’il ne la possède pas, mais l’est.

Dès qu’un je croit pouvoir transcender, il retombe sous le charme de sa propre histoire. Ce qui se tient au-delà de la logique n’est pas un royaume lointain, ni une sphère supérieure, ni une instance surplombante, mais l’événement sans fondement lui-même : immédiat, impersonnel, sans centre, impossible à capturer entièrement par les concepts ou la causalité linéaire.

Parfois, les bras de l’esprit semblent largement ouverts, comme s’ils n’étaient plus, l’espace d’un instant, liés à des schémas de pensée fixes. Des intuitions jaillissent alors, qui ne ressemblent pas à des conclusions, mais à quelque chose de soudainement entier. Pourtant, toute tentative d’en parler retombe presque inévitablement dans la dualité : parce que la langue repose sur la distinction, et parce que celui qui veut comprendre comprend le plus souvent encore depuis la structure de la séparation. Mais même là, aucun magicien intérieur n’apparaît. C’est plutôt comme si la pensée devenait, un instant, transparente, de sorte que l’Innommable puisse transparaître.

Ainsi, pour moi, l’esprit n’est pas seulement un instrument de pensée, mais un espace de résonance. Tant qu’il s’accroche aux concepts, il demeure étroit. Lorsqu’il devient plus silencieux, plus ouvert, moins fixé, peut apparaître ce qui échappe à la logique — non comme possession, non comme message, mais comme vastitude sans mots.

À la fin, il ne reste ni rêveur, ni penseur, ni instance transcendante. Seulement cet événement ouvert : silencieux, sans forme, sans centre. Un rêve sans limites, sans rêveur.

19. Selon toi, les rêves ou les visions peuvent-ils porter des messages spirituels ou venus d'ailleurs ?

À cette question, **Awen** me vient aussitôt à l'esprit :
la force créatrice et transformatrice de l'inspiration divine,
qui se chante elle-même dans les plus beaux tons du chant de louange.

Un chant éternel,
qui semble chanter toutes choses dans l'existence —
et toutes choses, dans leurs rêves les plus intimes,
exhalent le parfum d'Awen…

Oui, pourquoi pas — mais, au fond, ce n'est pas décisif. Que nous appelions les rêves « spirituels », « venus d'ailleurs » ou simplement psychiques change peu de chose. Nous sommes pour ainsi dire une sorte de holon, et celui-ci est tout ce qui est — non pas relié à tout, mais un.

Les rêves sont d'abord simplement des apparitions : images fugitives, voix, scènes qui surgissent et disparaissent comme de l'écume sur la mer. Ils peuvent contenir des messages, mais ils ne portent aucune signification ultime. Nous pouvons essayer de les retenir, mais finalement ils se dissolvent de nouveau. Comme tout ce qui apparaît dans le monde disparaît : rêves, souhaits, problèmes, créatures…

J'ai moi-même vécu, dans des rêves et des états inhabituels, des images, des êtres, des lumières et des contacts d'une grande intensité. Mais de telles expériences ne disent pas nécessairement quelque chose d'important sur un monde supérieur ou autre. Elles montrent plutôt à quel point le champ dans lequel la perception se meut est perméable. Peut-être les rêves ne sont-ils pas des messages adressés à quelqu'un, mais des mouvements sans émetteur ni destinataire.

C'est précisément là que réside leur liberté. Ils n'ont rien à prouver, rien à expliquer, rien à révéler. Ils peuvent déclencher des intuitions, desserrer des couches, fissurer un instant le je habituel — mais non parce qu'ils transporteraient un enseignement secret ; plutôt parce qu'ils font déjà partie du même jeu sans forme que l'état de veille.

Ainsi, pour moi, il n'existe aucune différence absolue entre rêve nocturne, rêverie diurne et prétendue réalité. Tout apparaît dans le même champ indivisé. L'indication la plus profonde du rêve n'est donc peut-être pas son « message », mais le vide derrière les images.

20. Si tu devais rassembler ta plus profonde réalisation spirituelle en une seule phrase, quelle serait-elle ?

Il n'y a pas de JE, tout au plus CELA qui EST.

Si je devais tout réduire à une seule phrase, ce serait celle-ci. Tout le reste n'est que déploiement, image, approximation. Car dès que l'on en dit davantage, le mouvement de l'esprit recommence : il veut expliquer, sécuriser, raffiner. Cela vaut même pour l'expression « CELA qui EST », car une telle formule pourrait déjà transformer CELA en une chose.

Cette phrase ne signifie pas qu'un « je » se serait transcendé ou serait devenu quelque chose de plus élevé. Elle ne signifie pas non plus qu'un soi personnel se serait dissous et posséderait désormais une intuition particulière.

Au contraire : elle indique que le je séparé n'a jamais été un centre autonome, mais seulement une hypothèse, une boucle, un commentaire dans l'événement.

Ce qui demeure n'est pas un nouvel état, aucune identité illuminée, aucune formule définitive. Seulement l'existence indivisée elle-même : sans propriétaire, sans témoin, sans personne qui pourrait en tirer profit. Tout apparaît et disparaît comme des vagues dans la mer ouverte — et pourtant rien n'a jamais été réellement séparé.

C'est pourquoi cette phrase n'est pas, pour moi, une doctrine, mais plutôt une parole finale silencieuse :

Il n'y a pas de JE, seulement CELA qui EST.

Car :

Au-delà de toutes les formes et de toutes les histoires,
au-delà de chaque écho de la pensée,
il n'y a ni centre, ni témoin, ni propriétaire de l'expérience.

Comme des vagues dans la mer ouverte,
tout apparaît et disparaît
sans jamais avoir été réellement séparé.

Rien n'est vraiment créé,
rien n'est vraiment détruit.

Tout est déjà parfait, toujours.

Seulement CELA :
innommable, insaisissable, toujours présent.

Une intimité silencieuse et lumineuse
qui n’a besoin d’aucun témoin.

Remerciements

Avec mes plus sincères remerciements à Shanto et à ses nombreux amis d’Orient et d’Occident. Puissent-ils prendre plaisir à plonger dans ces réponses à leurs questions — pour les oublier aussitôt qu’ils refermeront ce livre.

Après tout, même les réponses les plus intelligentes ne sont que des concepts, des vagues fugitives dans la mer infinie de CELA QUI EST.

Comme un fleuve qui retourne secrètement vers sa source, ce livre revient doucement là où tout a commencé — non pour enseigner, non pour expliquer, mais pour adresser un clin d’œil au mystère. Souriez un peu, étonnez-vous de temps à autre, et souvenez-vous : même le grand Néant trébuche parfois sur ses propres pieds.

Alors avancez légèrement, chères lectrices, chers lecteurs. La danse continue, les vagues montent et retombent, les reflets surgissent et disparaissent — avec ou sans perception du je. Et cela, étonnamment, est plus que suffisant.